



HAL
open science

Campus sitiado. Le campus en état de siège

Michel Paty

► **To cite this version:**

Michel Paty. Campus sitiado. Le campus en état de siège : Scènes d'une saison à Brasília, juillet-décembre 1965. Aldrovandi Ruben, Santoro Alberto & Gago José Mariano. Roberto Salmeron Festschrift ; A Master and a Friend,, Aiafex, p. 257-302, 2003. halshs-00170520

HAL Id: halshs-00170520

<https://shs.hal.science/halshs-00170520>

Submitted on 9 Sep 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aldrovandi, Ruben, Santoro, Alberto & Gago, José Mariano (eds.),
Roberto Salmeron Festschrift; A Master and a Friend,
AIAFEX, Rio de Janeiro (Br), 2003, p. 257-302.

CAMPUS SITIADO
LE CAMPUS EN ETAT DE SIEGE
Scènes d'une saison à Brasília, juillet-décembre 1965

Michel PATY*

Dédicace.

Je dédie les pages qui suivent à Roberto A. Salmeron, en hommage de profonde estime, d'amitié et d'affection. C'est grâce à son invitation à le rejoindre à Brasília pour travailler, en 1965, à la construction de l'Université, juste après la soutenance à Paris de ma thèse de doctorat *ès-sciences physiques* préparée au CERN, à Genève, que s'est réalisé mon vif désir de connaître le Brésil, et de me plonger dans sa réalité, dans sa nature comme dans sa civilisation. Ce désir avait été déclenché initialement en moi par la lecture des écrits de Blaise Cendrars (qui est toujours resté l'un de mes écrivains préférés) : ses ouvrages évoquent le Brésil presque à chaque page, à partir du premier voyage, mémorable, qu'il y fit en 1924, occasion de sa rencontre et de son travail avec les "Modernistes" de São Paulo. Ainsi formé sous le signe de la littérature (une littérature de la vie, le réel et l'imaginaire mêlés), ce désir avait été soutenu ensuite par la familiarisation progressive avec les œuvres d'écrivains, d'artistes et de savants brésiliens (mais je ne les découvrirais véritablement que par la suite). Le *Cinema novo* était une révélation : j'avais eu l'occasion de voir au Ciné-club de l'ONU à Genève, *Vidas secas* et *Deus e o diabo na terra do sol*, dès leur sorties, respectivement en 1963 et 1964, qui m'avaient sensibilisé, par anticipation, à la réalité, sociale et fantasmagorique, du *sertão*². Quant aux problèmes économiques, sociaux et politiques, je pense

* Docteur ès-sciences physiques et docteur en philosophie, Directeur de recherche émérite au CNRS, physicien et philosophe des sciences. Au Brésil, ancien Professeur-assistant à l'*Universidade Nacional de Brasília* (juin-décembre 1965) et au *Centro Brasileiro de Pesquisas Físicas* (CBPF, Rio de Janeiro, janvier-juin 1966) ; et ancien Professeur au *Departamento de Filosofia* de l'*Universidade de São Paulo* (FFLCH, USP, mars 1989-février 1991).

² *Vidas secas*, de Nelson Pereira dos Santos, d'après le roman de Graciliano Ramos ; *Deus e o diabo na terra do sol*, de Glauber Rocha.

notamment à Josué de Castro, que j'avais écouté à Genève, en 1964, et à qui j'avais même rendu visite, car je me sentais concerné par la question du développement et de l'éveil du Tiers Monde. J'appartiens à la génération de l'"Appel de Bandoung" et, en France, à celle d'opposition à la guerre d'Algérie, qui fut l'occasion directe et "charnelle" (comme aurait dit Charles Péguy), de cette prise de conscience.

Cette fascination qu'exerçait sur moi, à plusieurs égards, le Brésil, ne fut pas déçue par l'expérience vécue au cours de ce premier séjour de treize mois, en 1965-66, dont celle, trop brève, de six mois passé à l'Université de Brasília dans les circonstances dramatiques qui sont évoquées subjectivement ci-dessous. Circonstances dont Roberto Salmeron a réussi, plus de trente années après, à donner une description admirable, témoignage vécu, certes, mais surtout exposé et analyse faits avec tout le recul et, j'ose dire, le professionnalisme, de l'historien qu'il s'est fait pour l'occasion, se reportant sans cesse aux documents d'archives. Son livre, *A Universidade interrompida 1964-1965*³, est à la fois un témoignage serein et un document de fond sur une expérience inoubliable et significative qui devrait rester dans la mémoire collective et qui appartient, désormais, à l'Histoire. Cette expérience de pionniers pour contribuer à créer un monde nouveau, juste, humain et lucide (cette lucidité liée au projet de connaissance), j'ai eu l'immense privilège d'y participer à ma modeste mesure, avec intensité. Son échec apparent, dû à la volonté imbécile et profondément réactionnaire d'un pouvoir d'usurpation, et qui d'ailleurs sombra plus tard sous sa propre inanité, ne l'a pas empêchée de porter de nombreux fruits. Les faits et circonstances qui sont rapportés par Roberto Salmeron dans son livre forment une histoire vraie, passionnante et aussi tragique, qui a tous les caractères de l'épopée.

Ma propre expérience vécue de ces événements s'inscrit dans celle, plus vaste, de ce qu'a représenté pour moi, à cette époque qui était encore celle de ma jeunesse, la connaissance et l'imprégnation de cette "Terre de Brésil", comme la dénommaient les anciens voyageurs depuis le seizième siècle, et dont Michel de Montaigne estimait déjà qu'elle "semble être de considération". Ce fut un véritable voyage et séjour initiatique, qui approfondit et mûrit ma vision du monde et de mon propre moi. L'expérience dans son ensemble fut si forte que je fus poussé, par une nécessité interne, à la consigner en un long récit, une sorte de roman sans intrigue dont la trame était cette découverte progressive, conjointe, d'un monde et de soi-même. Je l'intitulai, faute de trouver mieux,

³ Roberto Salmeron, *A Universidade interrompida, Brasilia 1964-1965*, Editora Universidade de Brasília, Brasília, 1998.

Nouveau monde. Pris aussitôt par d'autres urgences (notamment celles du travail quotidien de recherche, mais aussi par ma "conversion et formation" à la philosophie, que je menais en parallèle), je ne pus consacrer davantage de temps à améliorer l'ouvrage et à tenter de le publier. C'est de ce texte resté manuscrit que j'ai repris, trente-trois ans après sa rédaction, pour un hommage à mon ami Roberto Salmeron, les éléments qu'on va lire, qui ont à voir avec la *saga* de la première (et sans doute doit-on dire l'ancienne) *Universidade Nacional de Brasília*. Outre le choix des passages, j'y ai fait des révisions de style, j'ai rétabli la plupart des noms véritables des protagonistes (que j'avais modifiés dans mon récit initial), et j'ai ajouté quelques notes explicatives en bas de page pour le lecteur (notamment brésilien) d'aujourd'hui.

L'Université née du sertão.- Conversation avec un ex-juge.- Une passionaria à contre-emploi.- Le concert du samedi.- Effervescences.- Un professeur invité du Brésil d'autrefois.- Un atelier de menuiserie plein d'invention.- Terre d'études transformée en place de guerre. - Prison et interrogatoire.- Saison des pluies.et fin d'un rêve. - L'adieu au planalto.

L'Université née du sertão

C'était un panneau long de dix mètres, qui s'élevait plus haut que hauteur d'homme en pleine végétation d'une brousse que l'on eût dit vierge à cet endroit, et portant en grandes lettres noires sur fond blanc : « *Universidade de Brasília* ». Cette proclamation du savoir en ce lieu paraissait en même temps incongrue et prophétique – surréaliste, en vérité. Comme si la Terre n'avait pas encore eu le temps de traverser ses métamorphoses et ses maturations qui engendreraient la pensée, et celle-ci surgissait déjà, dans son intention ferme d'établir ici son camp, sans appareils encore, sans pouvoir, mais avec la seule autorité de sa détermination à exercer son droit immanent de connaissance et réflexivité. Ce panneau m'était familier – je le voyais tous les jours -, et cependant il m'étonnait à chaque fois. Il signifiait aussi, plus près de la lettre du projet, que l'exubérance de la nature serait respectée par la culture et les idées, ou encore, aussi bien : nous partons, certes, de cette terre (la terre de ce pays) telle qu'elle est, ensemble riche et pauvre, luxuriante et nue, et ce que nous désirons accomplir est immense ; cela en plein centre du Brésil, de ce *planalto* naguère mythique et encore en partie sauvage !

L'on n'avancait qu'avec difficulté à travers les taillis touffus, dans ce *mato*, en se frayant un chemin suivant une piste à peine tracée. Plus loin, on rencontrait un sentier de terre et, si on le suivait sans impatience, l'on parvenait à la route macadamisée de l'aile nord, un peu sur la droite par rapport aux immeubles longs et blancs (dont l'ensemble s'apercevait de la tour de télévision, édifices moins soignés que les *superquadras* de la partie sud), et l'on débouchait sur l'entrée même de l'Université, ou plutôt de son campus. La route passait devant le grand amphithéâtre bas *Dos Candangos* et le rectorat provisoire et, en descendant vers le lac, découvrait le bâtiment des sciences en construction : il dessinait un arc de cercle à la concavité vers le plan d'eau, réduit encore à la forme d'une carcasse ou carène de béton longue de deux cents mètres, dédoublée, comme deux rails de chemin de fer qui seraient à l'échelle de géants. La route menait à la cantine et à la buanderie, d'où l'on pouvait prendre à gauche ou à droite, se diriger vers les Instituts des Lettres, des Sciences, des Arts, de Biologie, d'Architecture, et vers l'autre amphithéâtre, ou encore vers la *Praça Verde*, la place aux frondaisons vertes d'où s'élançait audacieusement à la verticale un ensemble de trois longues flèches de métal effilées, à peine feuillues près des extrémités : leurs pointes vertigineuses pénétraient le ciel bleu, le désignaient en abîme inversé.

La route par laquelle l'on pénétrait dans l'Université et qui desservait les bâtiments des administrations aboutissait à la voie périphérique, qui longeait tout au long sur ses deux rives le lac en croissant qui bordait la partie supérieure du dessin de la ville. Cette voie se perdait sur la gauche, après le renflement de la *Colina*, la colline où s'élevaient quelques blocs sombres bâtis sur des piliers - les logements des universitaires -, ainsi que le *Clube* en construction, qui se nommait, je crois, *Minas*. A droite elle tournait dans le lointain avec la rive - et se perdait par là-bas aussi, croisant d'autres routes, formant réseaux, qui faisaient accéder aux Clubs de la cité, dont le *Iate Clube*, à des hôtels, et plus loin aux axes principaux et aux résidences.

On me dit que par tout le campus courraient bientôt des routes aux tracés courbes entre des surfaces semées de gazon, plantées de buissons ordonnés, de fleurs, et de vastes pans de *sertão* laissé sauvage. Au milieu de l'avenue périphérique, se tenait la *Praça Maior* aux édifices administratifs ; à l'autre extrémité, le Stade universitaire ; et les *Instituts Centraux* des sciences, des lettres et des arts, entourés de leurs facultés spécialisées. Tout cet arrangement était décrit par avance dans la mince plaquette *in quarto* de couverture verte, marquée des trois lettres *UNB*, intitulée *Plano Orientador*. Elle était illustrée de dessins et d'esquisses de Lucio Costa et d'Oscar Niemeyer, qui avaient conçu

l'idée directrice de la nouvelle capitale du Brésil et le plan de son Université. Celle-ci, récemment fondée, fournissait déjà la plupart des enseignements prévus et les laboratoires de recherche commençaient de fonctionner. Elle couvrait les disciplines traditionnelles, et des organismes complémentaires devaient assurer d'autres cours et activités portant sur des matières telles que : archives et bibliothéconomie, radiodiffusion, musée de la civilisation brésilienne, et *casa editôra*, maison d'édition, laquelle avait déjà quelques publications à son actif, dont celle-ci. J'admirais que cette Université englobât aussi bien les arts, de l'architecture à la musique et au cinéma, que les sciences humaines et les exactes, qu'elle affirmât ainsi l'homme entier. « L'Université de Brasília », expliquait la brochure et m'enseignaient mes nouveaux amis, « est indépendante du pouvoir ; elle constitue une Fondation autonome, autofinancée par des revenus qui lui sont propres. Ses structures seront flexibles et adaptables. De même que Brasília réalisera l'intégration du pays et favorisera son unité en le développant, ainsi l'UNB sera-t-elle un centre pour le renouvellement universitaire et culturel en ce pays, et dans toute l'Amérique latine. »

La *Colina* était encore un terrain vague qui surplombait d'une hauteur modeste le reste du campus et le lac. Six immeubles s'y élevaient (dont deux étaient encore inachevés), beaux par leur masse et leur solidité, leur forme de pavés colossaux sur des pilotis de béton entre les pieds desquels les voitures se garaient. De part et d'autre, la brousse : ils formaient comme une île dans ce vaste *sertão*. A l'extrémité opposée du terrain vague, se tenaient quelques baraques de bois où vivaient des paysans, des émigrants venus du Nord et du Nordeste ; ils élevaient des poules, vendaient des œufs, des fruits, des *doces* (sucreries) de leur confection ; en fin d'après-midi, les femmes revenaient du bord du lac où elles avaient fait leur lessive sur des pontons et des planches ; elles passaient sur la route au soleil couchant, portant sur la tête leurs seaux et leur linge essoré, vêtues de robes de cotonnade amples, fatiguées et décolorées, qui leur tombaient jusqu'aux chevilles.

Sur la gauche, à la limite du campus, l'Institut de Théologie était en cours de construction (de reconstruction, car un mystérieux incendie l'avait détruit l'année précédente). L'armature du bâtiment dessiné par Niemeyer s'élevait avec élégance : de longues lattes de béton, fines et arrondies, montaient en claire-voie vers le ciel ; un escalier s'enlevait en spirale légère, dont la ligne régulière du profil apparaissait entre les espaces vides à l'intérieur. Dans la pénombre, les justes proportions, et déjà la sensation du silence. Ici serait la bibliothèque, là le

réfectoire, à l'étage les cellules des moines dominicains. *Frei Mateus*⁴ le dirigeait, un homme d'une spiritualité rare et d'une grande ouverture, qui avait été le prieur de son ordre. J'eus plusieurs fois le privilège de m'entretenir avec lui dans la maisonnette dont il disposait un peu plus loin, assis dans le *patio* intérieur, un lieu de calme et de paix, planté de quelques arbres dont les fleurs étaient visitées par les colibris à la tombée du jour. Mal considéré par le pouvoir militaire et politique en place, il professait des vues progressistes sur les nécessités du pays et sur l'avenir du Tiers Monde. Il n'était pas nécessaire de s'affirmer chrétien pour entrer dans sa confiance. Plus tard, il se démettait avec les autres Coordinateurs d'Instituts et enseignants, au nom de la dignité de la fonction universitaire face aux mesures arbitraires de répression d'un pouvoir réactionnaire et illégitime.

Il y eût, peu de temps après mon arrivée, une grève des étudiants ; le mouvement avait lieu en même temps à Rio, à São Paulo et dans toutes les grandes villes du Brésil. Ils réclamaient des bourses, des crédits pour l'Université, demandaient la prise en considération de leur syndicat : l'Union Nationale des Etudiants, objet de la vindicte des autorités en ces temps de dictature militaire⁵, était menacée dans son existence et dans la personne de ses dirigeants. « *Falta de bolsas*, manque de bourses », « manque de crédits pour les laboratoires et les travaux pratiques ! », « manque de locaux », et aussi, en interrogation, « et les cités universitaires ? », notifiaient les affiches apposées sur des panneaux de planches, sur les murs des constructions provisoires devant le rectorat, ou collées autour des poteaux électriques. Les piquets de grève vauquaient dans cet espace central et discutaient avec les autres étudiants qui allaient et venaient dans les parages ; l'on distribuait tracts et documents et l'on vendait les quotidiens du jour qui rendaient compte de la situation universitaire dans l'ensemble du pays. On réclamait également la mise en place des structures définitives de l'Université de Brasília elle-même, qui assureraient ses moyens d'existence et son autonomie, et la suppression de la tutelle provisoire du gouvernement qui s'éternisait. Décrété indésirable, un professeur de philosophie, Ernani Maria Fiori, était sommé de partir. Si l'Université se montrait indisciplinée, menaçait-on en haut lieu, les vivres lui seraient coupés,

⁴ *Frei Mateus Rocha*.

⁵ L'action de l'épisode présenté ici se situe au cours du second semestre 1965. Les militaires ont pris le pouvoir depuis un an (le 31 mars 1964), renversant le gouvernement démocratiquement élu du Président João Goulart, par prévention contre une « prise de pouvoir communiste » dont la crainte était alléguée par les milieux les plus réactionnaires, avec le soutien de l'Ambassade des Etats-Unis.

la dotation que le gouvernement lui avait garantie naguère, à sa fondation, lui serait supprimée. Une grande banderole devant le stand des grévistes annonçait : « *Acampamento da liberdade*. Campement de la liberté ». Les affiches qui l'entouraient reprenaient les mots d'ordre et fournissaient des statistiques éloquentes sur la nécessité de développer les Universités : « Au Brésil, vingt fois moins d'étudiants par habitant qu'aux Etats-Unis ; mille cinq cents médecins et deux mille ingénieurs formés par an pour quatre vingt millions d'habitants, avec la démographie galopante, cela peut-il suffire ? »

Ce qu'il fallait, expliquait Roberto Salmeron, qui coordonnait l'Institut Central des Sciences, ce n'était pas multiplier les Ecoles Techniques, mais réorganiser l'Université dans son ensemble. « Dans le pays entier, la sclérose et la bureaucratie l'étouffent ; les concours des chaires à vie produisent de petits potentats académiques, ne faisant pas de recherches, vite vieillis, solitaires, jaloux de leur prestige. Il faut engager des équipes par contrat. Créer des groupes de travail, faire affluer un sang nouveau - celui-là même qui, actuellement, s'en va se préparer et se former dans les universités étrangères, faute de trouver ici les structures et les moyens nécessaires - ; développer la recherche scientifique, associer les étudiants à tous les niveaux du travail qui se fait dans l'Université. » Il poursuivait : « On ne reçoit pas sans inventer : il ne peut y avoir de culture et de science que si chacun apporte sa pierre, élabore sa manière propre de voir. Les formes qui sont nécessaires aux gens de ce pays ne peuvent surgir qu'ici. Croit-on qu'il soit possible de *recevoir les produits de la connaissance* comme on fabrique des voitures sous licence ? Pourquoi ne créerions-nous pas, nous aussi, la connaissance ? »

C'était bien là l'intention affirmée, militante, de ceux qui avaient résolu de rejoindre, en dépit de la modicité des salaires et de conditions qui s'annonçaient difficiles, le projet pionnier de la nouvelle Université du Tiers-Monde, prêts à s'engager sans compter, choisis pour la plupart parmi les mieux formés et les plus novateurs des universitaires, enseignants et chercheurs, et des artistes qui venaient aussi apporter leur expérience de créativité dans un tel cadre, ainsi que les étudiants, recrutés parmi les plus prometteurs. Certains d'entre les premiers étaient très connus, d'autres ne l'étaient pas encore et le deviendraient. Dispersés dans le pays et à l'extérieur, après les événements dont je fus témoin, ils contribueraient, des plus anciens aux plus jeunes, à préparer la floraison intellectuelle et universitaire qui s'épanouirait après la dictature⁶.

⁶ L'appel des noms serait riche comme un florilège. On trouvera de nombreux détails dans le livre de Roberto Salmeron, *A Universidade interrompida, Brasilia 1964-1965*.

Conversation avec un ex-juge

Je rendis visite à *don* Geraldo, rencontré quelque temps auparavant chez *dona* Lucia, Lucie Noël, la restauratrice française, qui était venue au Brésil dans l'après-guerre, après la vie clandestine de la Résistance, pour refaire sa vie, oublier le chagrin de la mort de son premier mari tué par les nazis et dont elle avait un fils. *Dona* Lucia et son second époux, Noël, français et ancien résistant lui aussi, étaient des *candangos*, ainsi que l'on dénommait les constructeurs et premiers habitants de la nouvelle capitale. Noël s'était engagé comme contremaître dans la construction de la route de Brasilia sous la présidence de Juscelino Kubitschek, que tous les *candangos* vénéraient, entre autres les Noël. Lucie s'était alors faite cantinière, préparant la popote aux ouvriers au long de l'avancée de la route, et comprenait à merveille le petit peuple dont elle partageait le quotidien, et sur lequel elle contait, au soirées qui réunissaient quelques familiers de son auberge, mille histoires pleines de bruit, de peines et d'humanité. Le restaurant, à l'enseigne *Nosso Bar*, était accueillant, fréquenté aussi bien par des gens simples du quartier, des anciens de la construction de la route établis en ville ou dans la banlieue, que par des grands bourgeois éclairés, voire des personnalités politiques. C'est ainsi qu'elle m'avait présenté un jour à *don* Geraldo Joffily, un homme d'un certain âge, d'allure distinguée, désormais sans emploi car il avait été mis à pied par le gouvernement militaire, mais qui avait été l'un des juges du *Supremo Tribunal Federal*, le Tribunal Fédéral Suprême, la plus haute instance de la magistrature. Comme il m'avait invité à passer le voir, je me rendis un jour chez lui.

Le juge *don* Geraldo se tenait assis, droit sur sa chaise, bien qu'il me parût un peu voûté, les paupières légèrement gonflées, le visage émacié, les cheveux noirs collés à l'ancienne. J'admirais qu'il prît du temps à m'expliquer ses idées et ses vues. Il parlait clairement, lentement, pour que les mots prononcés dans une langue que je ne maîtrisais pas encore ne m'échappassent point.

- « Assurément », disait-il, « les comportements d'autrefois étaient peut-être nécessaires en leur temps. Mais ces règles et ces lois sacro-saintes sont aujourd'hui coupées de la vie ; elles restent cependant célébrées et servies par des personnages qui leur furent voués de toujours, depuis l'éducation et l'octroi des premiers privilèges. Vous ne l'ignorez pas : observance de rites dans des

sociétés closes, de classes et hiérarchisées, concours à *numerus clausus* que rien ne justifie, sinon la volonté de maintenir un ordre, car la demande de formation, dans ce pays, est en fait immense... Si l'on oublie de prendre en compte la vie, elle, ne s'oublie pas : un jour, elle reprend ses droits, sans demander la permission, et s'impose. La vie biologique, elle aussi, suit ses propres lois, plus fortes que toute convention ; elle tente de percer, et elle le fera : la jeune pousse finit par parvenir à l'air libre sous la croûte aride d'une terre asséchée, craquelée, dans notre *mato cerrado*. Ces rites, ces cérémoniaux et ces tabous dans notre société sont aussi peu souples et justifiés que ceux des tribus primitives, figés comme eux ou sinon entartrés d'inutiles complications accumulées au cours des siècles. On peut aussi les comparer à des colonies de fourmis – mais ils sont beaucoup moins efficaces, moins assurés de perdurer... »

« Vous objectez : il en est ainsi au vieux monde, dites-vous, et sans doute avez-vous raison. Vous aussi avez vos fatras et vos diplômes, vos peaux-d'ânes, vos établissements archaïques, et vous me direz : nous ne pouvons même pas recommencer, nous avons trop de structures vieilles et de poussière auguste et vénérable, un passé trop lourd, malgré les révolutions. Et ce sont les anciens combattants, ceux des guerres, et aussi ceux moins glorieux des anciens élèves des Ecoles qui n'en finissent pas de resucer leurs diplômes, qui régissent, ou prétendent le faire, la jeunesse, donnant des leçons édifiantes et *nationales*... Encore vos anciens combattants ont-ils combattu ! car nous aussi nous en avons... Je ne sais comment a été inventé ce mot, dans la plupart des langues : la *carrière*. On s'y engouffre dès vingt ans. Conception parfaitement minérale de la vie en société ! Une tombe déjà creusée, un trou dans une falaise, le dos tourné à la mer, dont on extrait des pierres, ou une ornière ! Que les vieux sont dans le vrai, c'est ce qu'on croit quand on est vieux (on n'en est pas si loin quand on a, comme moi, la cinquantaine), et l'imagination fait défaut pour envisager qu'existent d'autres formes de culture, d'intelligence et de courage, toutes à inventer »

« Est vérité ce que je tiens, pense-t-on, et l'on ne s'aperçoit pas que ce que l'on tient est moins que l'énumération misérable de Malone, vous savez, dans *Malone meurt*, de Samuel Beckett. *Malone qui meurt*, perdu son vieux bâton. Notre ordre ancien est pire que le vôtre, car il est colonial et ne fut à aucune époque pensé pour la réalité d'ici. Nous ne fûmes qu'un os à moëlle pour les puissances, autrefois le Portugal, hier l'Angleterre, aujourd'hui l'Amérique (comme on dit, l'autre), l'Amérique développée, démesurée et, en fait, déshumanisée... Mais vous avez raison, cependant : nous avons de vieux

chemins, de vieilles villes aux façades comme chez vous, inamovibles, parfois belles, mais nous avons aussi cette richesse : des lieux où rien n'existe encore ! (Et vous vous enthousiasmez, qui sait, envieux peut-être : ainsi du moins peuvent-ils partir de zéro...). Ici, sur ce plateau du Goiás, dans le Brésil central, rien n'existait, que la nature livrée à elle-même : Juscelino Kubitschek, alors président de la République, fondateur de la nouvelle capitale, a su comprendre quelle force cela faisait, et avant lui Anísio Teixeira qui conçut le premier l'idée de cette Université nouvelle, et Darcy Ribeiro qui, prenant sa suite, en établit avec d'autres le projet et le mena jusqu'à sa réalisation... Mais nulle victoire n'est assurée. Tout, peut-être, se figura-t-il de la pire façon ; nous l'avons éprouvé depuis une année et demie, avec les premiers coups reçus de cette "Révolution". Le nouveau ministre de l'Education, qui appartenait au clan des militaires les plus "durs", limogea des enseignants sur indication de la *Segurança Nacional*, destitua le recteur d'alors, Anísio, un pionnier, éducateur de génie et fondateur dans l'âme, et le remplaça par un *interventor*⁷. Celui-ci, Zeferino, s'est mis ensuite dans la peau d'un vrai recteur, devant l'effectivité de ce qu'il voyait sous ses yeux, mais le pouvoir réel est ailleurs. Ce coup d'Etat que nous avons eu se donne ses propres références ; pour nous, elles ont un nom : l'arbitraire. Il suffit de peu de chose, de presque rien : le caprice d'un ministre, la colère d'un officier supérieur, les mauvais démons de l'idéologie fasciste de ces grands commis, dont beaucoup furent des adeptes dans leur jeunesse, au temps de l'*Estado novo* de Getúlio Vargas. Les pionniers du désert que sont aussi les volontaires de l'UNB peuvent fort bien voir demain leur oasis recouverte par une tempête de sable...

- « Mais le désert est grand », fis-je ; « ils recommenceront. »

- « Les premiers pionniers sont en exil ; d'autres les suivront. », répondit-il avec un accent de tristesse.

⁷ Le premier recteur de l'UNB fut Darcy Ribeiro, ethnologue de renom ; le second, Anísio Teixeira, spécialiste justement célébré de l'Education, fut démis par le gouvernement militaire, et remplacé par Zeferino Vaz, zoologiste, qui était politiquement en accord avec le nouveau régime. Zeferino Vaz, nommé comme « *Interventor* », avec la charge de mettre au pas l'Université de la capitale fédérale, comprit bientôt l'importance et la nouveauté de ce qui s'y faisait. L'*Interventor* se transforma pendant un certain temps en véritable Recteur. Mais son obéissance politique devait le rattraper : il se trouva bientôt dans l'incapacité de résister aux interventions du Ministre de l'Education, Supplicity de Lacerda (représentant de la « ligne dure » du pouvoir militaire), suscitées par la Sécurité Nationale. Tous ces faits sont relatés et analysés, dans une perspective véritablement historique, avec une grande clarté et une remarquable précision, dans l'ouvrage cité de Roberto Salmeron. Voir plus loin la suite de ces événements.

- « L'esprit d'aventure – la vraie aventure, celle qui ouvre avec courage des chemins nouveaux et nécessaires - peut-il se perdre ? », lui demandai-je.

- « J'ai tout suivi dès le début », dit le juge, « j'en ai vu, voici un an passé, lorsque la prétendue “Révolution” survint, être emprisonnés pour ce délit même ou ce soupçon - je le fus moi-même - ; et je les ai vus demeurer, s'affermir, continuer... De ma place aujourd'hui de juge sans emploi, de haut magistrat *cassado* (cassé, limogé), je regarde et je forme des vœux. »

Une passionaria à contre-emploi ?

Nous l'attendions, Madeleine, qui était alors mon épouse, et moi, pour dîner depuis deux heures au moins, lorsque *Dona Carmen* parût enfin, affectueuse, volubile, en s'écriant :

- « Mes amis ! je suis vraiment désolée d'être aussi en retard ! »

La *Senhora*, qui occupait une haute fonction de confiance au rectorat, était débordée de travail tous ces jours-ci : les arriérés entassés sur sa table et la crise, qui l'attristait, d'autant que le Recteur Zeferino – objet de sa vénération –, venait de donner sa démission. Il avait encouru l'opposition des Coordinateurs de tous les Instituts de l'Université pour avoir révoqué, sur instance du Gouvernement militaire, le professeur de philosophie Fiori. Désavoué par le corps enseignant, il avait jugé devoir se retirer. *Dona Carmen* nous apprit que le Président de la République l'avait convoqué au Palais de l'*Alvorada* cet après-midi même⁸. Le Maréchal suivait de près, confia-t-elle, tout ce qui touchait à l'Université de Brasilia, non seulement en raison de la proximité du campus avec le siège de l'exécutif, mais également à cause de tout ce que cette Université représentait d'espoirs, d'exemple, d'influence... Pas d'aussi près, peut-être, suggérai-je, que certains colonels et généraux : sur ceux-ci, *dona Carmen* concédait bien des choses, mais elle admirait, d'une certaine façon, disait-elle, le Président, homme intègre qui incarnait les vertus essentielles de l'armée, le patriotisme, l'ordre. A la vérité, elle adhérait pleinement au nouvel ordre autoritaire et conservateur, tout en s'exprimant sur un mode lénifiant, sans illusion sur ce qu'en pensaient ses jeunes interlocuteurs étrangers, qui ne pouvaient comprendre d'emblée la réalité d'ici, nourris qu'ils étaient sans nul doute depuis le berceau de leur histoire d'utopies, d'égalitarisme et de révolutions sociales. Aussi se montrait-

⁸ C'était alors le Maréchal Castelo Branco.

elle à leur endroit indulgente et quasiment maternelle, prête à redresser, avec douceur et fermeté, leurs esprits mal informés et tendancieux.

Je m'enquis de savoir pourquoi ce philosophe, Fiori, avait été licencié sans autre forme de procès (je ne l'ignorais pas, mais j'étais curieux de l'interprétation qu'en donnerait la personne de confiance du Recteur nommé par le gouvernement militaire)⁹. Que faisais-je donc, lui demandai-je, ces philosophes et chercheurs des sciences humaines, pour être ainsi interdits d'exercice et chassés ? Quelles perversions et usages abusifs d'influence leur étaient reprochés ? Elle voulut bien me communiquer sa manière de voir, et se fit pédagogue. Maniant des idées reçues de toutes part, dont certaines pouvaient devenir réellement dangereuses – *muito perigosas para a juventude* -, et disposant, il était juste de le dire, de peu de contacts avec les choses concrètes et la notion de bien public – *o bem público* -, les philosophes, psychologues et sociologues étaient plus que d'autres, expliqua dona Carmen, susceptibles d'influencer en un sens parfois faussé et excessif des jeunes gens réceptifs et encore instables, et au-delà d'eux, l'opinion publique, les travailleurs. Tout le monde n'est pas intellectuel, expliquait-elle patiemment, et il est parfois nécessaire de voiler ou prédigérer les idées que l'on enseigne. Ce n'étaient, en aucune manière, leurs opinions personnelles qui étaient en cause, insista-t-elle – « Dieu merci, *graças a Deus*, nous sommes en démocratie ! » – mais la nature de leur enseignement même lorsque la matière s'en trouvait abordée avec peu de prudence. Des scientifiques, poursuivit-elle, fussent-ils anarchistes ou marxistes, enseignent des matières objectives et impersonnelles. Je risquai le nom de Galilée mais, levant les bras avec un sourire, elle répondit qu'« heureusement, nous n'en sommes plus là ». Mais quels étaient, insistai-je, les critères permettant de juger d'un enseignement ? Elle haussa les épaules avec une moue évasive : cela n'était pas de sa compétence.

Je lui demandai si ce n'était pas, en réalité, la culture toute entière qui était visée, et son indépendance, faisant état de la phrase prononcée par un Colonel Lázaro, « Si cette histoire de culture doit mettre du désordre au Brésil, nous arrêterons la culture pendant vingt ans », phrase que l'on ne se privait pas, sur le campus, de rapprocher de celle, plus crue mais d'inspiration parente, de

⁹ Ernani Fiori était un philosophe catholique, par ailleurs lié au philosophe uruguayen Juan Llambías de Azevedo, qu'il avait fait recruter par l'UNB, et que je connus assez bien à l'époque. Il avait lui-même l'estime de Miguel Reale, célèbre professeur de philosophie du droit de São Paulo, pourtant catholique conservateur, qui avait été parmi les partisans du coup d'Etat de 1964 avant de prendre quelques années plus tard ses distances devant la radicalisation du régime et ses manquements aux droits de l'homme.

Goebbels¹⁰ : « Quand j'entends le mot culture, je tire mon revolver ». La *senhora* sourit et approuva : *ces colonels n'étaient pas toujours fûtés...*

Quoiqu'il en fût, le Recteur, appelé au Palais présidentiel à seize heures, n'en était ressorti qu'à dix-neuf : le Président, révéla *dona* Carmen, avait fait appel à ses sentiments patriotiques, le priant de revenir sur sa décision, mais le Recteur la maintint, sa présence n'ayant pas de sens s'il était désavoué par ses pairs enseignants. Ceux-ci auraient dû, dit la *dona*, faire bloc autour du Recteur au lieu de le désavouer, et elle blâmait les coordinateurs.

L'on dévia sur la politique en général et *dona* Carmen dit qu'elle n'avait rien, quant à elle, contre les idées socialistes ni même communistes ; cependant, étant "spiritualiste", elle n'était pas de cette obédience, et elle fit une digression sur la piété, sur la Sainte Vierge envers qui – étant d'origine italienne – elle avait une dévotion particulière. Cette femme de tête, communicative et sans doute généreuse dans le quotidien, autoritaire assurément, avait le tempérament d'une *passionaria*. Elle nous avait montré, lors de rencontres précédentes, qu'elle admirait le projet de l'Université du *planalto*, affirmant ne désirer que le servir et s'y donner tout entière. Elle le subordonnait cependant, à l'instar de son recteur vénéré et d'autres conservateurs, à une vision de l'ordre, d'un certain ordre, qui lui était fondamentalement contraire. Elle n'aurait pu décidément être, pour cela même, pensai-je, même dans des circonstances différentes, la *passionaria* de l'Université la plus en pointe...

- « Je serais curieuse de voir, dit Madeleine, ce que donnerait une communisme à la brésilienne ! Un mélange difficile à concevoir de planification autoritaire et de fantaisie anarchique... »

Dona Carmen rit : « Vous le verrez », dit-elle sentencieusement. Son idéologie, pensai-je, était flexible et adaptable, au gré du pouvoir qui saurait s'affirmer.

Le concert du samedi

Chaque samedi matin à onze heures, les deux orchestres de l'Université, formés par les professeurs de musique et leurs étudiants avancés, donnaient un

¹⁰ Joseph Paul Goebbels, le ministre de la propagande de l'Allemagne nazie. Le colonel Darcy Lázaro commandait le Bataillon de la Garde Présidentielle, et était chargé à ce titre de surveiller l'Université de Brasília. Ce fut lui qui investit le campus en 1964 (voir un peu plus bas).

concert public dans l'amphithéâtre de la Faculté d'Architecture. Les autres Instituts et Facultés, à cette heure même, se vidaient pour emplir la salle, et de nombreux auditeurs venaient également de la ville. Les grandes portes latérales de l'amphithéâtre, qui donnaient sur des pelouses, étaient laissées ouvertes pendant la durée du concert : une partie du public, que la salle ne suffisait pas à contenir, écoutait assis dans l'herbe. L'un de ces samedis, l'Orchestre symphonique, dirigé par le Maestro Claudio Santoro, compositeur et interprète de réputation mondiale, coordinateur de l'Institut de Musique¹¹, exécuta des morceaux de musique médiévale et de la Renaissance avec chants et flûtes douces. Julia, une chanteuse noire, étudiante en littérature, à la voix très pure de soprane, interprétait merveilleusement ces chants des XI^e et XII^e siècles et le *madrigaletto* de Bianchini. Un sextet vocal chanta des rondeaux d'Adam de la Halle. (J'appris plus tard, de Santoro lui-même, en Europe, que Julia était morte une année après, seule, dans sa chambre d'étudiante à Dijon où elle était allée après la fermeture de l'Université de Brasília).

Une pianiste de dix-huit ans obtint un premier prix au Conservatoire de São Paulo ; l'un des samedis, elle joua seule durant l'heure entière, Bach, Chopin, Villa Lobos et Santoro. Il y eut une soirée chez Roberto et Sônia pour fêter l'événement. Nous y retrouvâmes des têtes connues. Jayme Tiomno, physicien théoricien de grand renom, coordinateur de l'Institut de Physique, ramassé dans son fauteuil, parlait dans un coin de la pièce avec plusieurs personnes, ses pieds en chaussettes blanches posés sur les genoux de sa femme, Elisa Frota Pessoa (physicienne, elle aussi). Sônia s'entretenait avec la jeune pianiste qu'accompagnait sa mère, et qui se retira bientôt. Attentive, elle allait des uns aux autres, échangeant des impressions, remplissant les verres. Le *Maestro*, assis auprès de sa jeune épouse, passait sa main dans ses cheveux longs pour les ramener en arrière, cachant sa demi-calvitie. On parlait de musique, mais aussi de la crise de l'Université. C'était une soirée de confidences, dans la demi-pénombre dispensée par les éclairages de la double salle aux meubles de palissandre et de cuir avec au fond, sur un paravent, des arlequins peints par Glênio Bianchetti. Professeur d'art plastique, celui-ci habitait quelques étages plus bas, dans le même immeuble de cette *superquadra* de la zone sud.

Peu à peu, en ces quelques semaines, ces quelques mois qu'il nous serait donné à tous de vivre encore à Brasília, je commençais de les connaître mieux, ces universitaires, ces enseignants, ces chercheurs, ces pionniers, venus

¹¹ L'Université de Brasília ne comprenait pas moins de deux orchestres, l'autre étant consacré à la Musique baroque et dirigé par Yulio Brandão.

d'horizons variés, des quatre coins du Brésil et aussi de l'étranger, où ils avaient pour la plupart une position stable et mieux rémunérée. Il étaient venus pour un idéal, pour réaliser ensemble un projet, empreint de sens, et qui était à la portée des efforts, de leur volonté commune : ils y consacraient leurs énergies. C'était aussi une opportunité telle qu'on n'en rencontre généralement pas deux fois dans une vie. Cela aboutirait, *se Deus quiser*, si Dieu le voulait. A moins que le diable ne s'en mêlât.

Effervescences

Un attroupement d'étudiants grossissait sans cesse. Supplicity avait encore fait des siennes : le Ministre de l'Education du Gouvernement militaire avait pour passe-temps favori, semblait-il, de faire emprisonner des étudiants. A nouveau ce matin, l'un deux avait été appréhendé.

- « L'opération est claire », disait-on, « c'est une initiative du général K.¹² »

- « K ou pas K, tant que Supplicity sera ministre... »

- « Qui l'a arrêté ? Où l'a-t-on incarcéré ? »

- « Comment peux-tu le demander ? Qui arrête, qui garde, qui interroge ? les *Dops* ! »

- *Dops*, m'expliqua Patricia, qui s'était approchée du petit groupe où j'étais, vous savez ? "Défense contre la subversion". Les inspecteurs en civil des *Dops* sont parmi les plus assidus aux cours. »

Je ne les connaissais encore que par les représentations de "gorilles" des dessins humoristiques dans les journaux. L'un de ces dessins représentait un gamin, vendant des boules de chewing-gum dans une caissette en carton, saisi à l'oreille par un malabar casqué auquel il disait : « Mais je ne faisais que crier : regardez le *drops* ! » et c'était la marque des gommes à mâcher.

- « Que veut donc ce *desgraciado* de K ? » demanda un étudiant, énervé.

- « Si nous l'ignorons, lui le sait sans aucun doute »

- « Est-ce bien sûr ? » fit un sceptique, « ils sont si stupides. »

- « Ils veulent tout simplement fermer la boutique, et ils cherchent à nous provoquer pour trouver un motif », résuma un autre.

¹² Le général Riograndino Krueel, qui devait, quelque temps après, diriger l'occupation de l'Université par la police militaire.

- « Ou transformer l'Université en Ecole de Guerre ! » clama quelqu'un, et les rires appuyèrent sa boutade.

- « Ils ne supportent pas que les étudiants s'organisent et revendiquent, demandent des crédits pour l'Université ; ils renvoient les étudiants à leurs études : suivez notre exemple, disent-ils, étudiez, puis dirigez et profitez, mais taisez-vous ! L'ordre avant tout. Vous étudiez pour préserver l'ordre. Notre ordre. »

- « Honneur et Patrie, Ordre, Travail, Famille et Propriété ! » renchérit quelqu'un, qui se tourna vers nous, rappelant des slogans que l'on voyait partout sur les panneaux et les murs des villes, depuis le coup d'Etat militaire.

- « Surtout la propriété », fit un autre.

- « Tout ce qui parle est subversif, ce qui est subversif est communiste, même et surtout les catholiques *esclarecidos* ! Ceux-là sont plus dangereux encore, car ils attaquent la bergerie de l'intérieur, comme l'a récemment déclaré un colonel. »

A la cantine, je déjeunai à une table animée où l'on contait de bonnes histoires qui avaient tant fait rire l'année passée, par effet de grotesque dans le tragique. Lors du coup d'Etat qui renversa le gouvernement de João Goulart, un régiment fut chargé d'investir l'Université de Brasilia, foyer possible de résistance : l'Etat-Major avait cru savoir que se cachait là un nid de guerilleros avec armes et munitions. Le colonel qui commandait le détachement déploya ses hommes, armés, bottés, casqués, les fit mettre à plat ventre et ramper dans la brousse, encerclant les bâtiments du campus. Ils ne trouvèrent que des enseignants et des étudiants mains aux poches ou lisant, et les envoyèrent en prison où quelques uns moisirent plus d'un mois. En fait d'armes, le régiment qui s'était emparé de l'Université ne put mettre la main que sur les livres de la bibliothèque, ce qui n'était, au mieux, que des *armes de la critique*. La plupart ne surent qu'en faire. Un lieutenant plus éclairé que les autres, car formé sans doute à l'idéologie de l'« anti-subversion »¹³, fit placer dans des caisses et mettre en cave scellée ceux dont les titres contenaient Marx, marxisme, qu'ils fussent pour ou contre, ainsi que, pour faire bon poids, tous ceux qui parlaient de « rouge », ou les ouvrages aux reliures de cette couleur. Pour être l'auteur de *Le rouge et le noir*, Stendhal se vit ainsi proscrit et enfermé.

L'après-midi, une assemblée générale des étudiants se tint dans une salle de cours bondée. Les enseignants étaient au premier rang. La tribune était

¹³ Ce groupe, connu sous le nom usurpé de « Sorbonne », prenait ses conseils de la CIA nord-américaine.

encore vide : on attendait le retour du président de la Fédération des Etudiants, qui avait été convoqué par le Maréchal au Palais. Il arriva, salué par une ovation : « Tadeu ! Tadeu ! ». Les questions fusèrent. Tadeu réclama le silence et rendit compte de l'entrevue : le Président se montrait disposé à écouter les revendications à la condition que cela se fit dans l'ordre. Il promettait d'accorder les crédits, de nommer un *Reuteur de conciliation*, et avait ordonné de ne plus emprisonner d'étudiants. Tadeu objecta que le matin même un collègue avait été incarcéré. Castelo Branco décrocha devant lui son téléphone et appela le général K. : « Général, n'avais-je pas ordonné de laisser les étudiants tranquilles ? » L'assemblée se conclut après de nombreuses interventions. « Attendons la suite. »

Un professeur invité du Brésil d'autrefois

J'étais alors surtout en relation avec les enseignants et les étudiants des disciplines scientifiques, mais rien n'était plus facile que de faire connaissance avec des collègues d'autres départements, comme les sciences humaines ou les arts. J'eus l'occasion de suivre des cours "d'extension culturelle" de cinéma, délivrés entre autres par Nelson Pereira dos Santos, Paulo Emílio Salles Gomes, réalisateurs, par Jean-Claude Bernardet, critique, tous professeurs à l'UNB, et de recevoir ainsi la meilleure introduction qui se puisse au cinéma brésilien, dont fleurissait à l'époque le "*Cinema nôvo*" (avec projection de films alors pionniers, désormais classiques). Je fus amené à fréquenter le philosophe uruguayen Juan Llambías de Azevedo, amateur entre autres de Bergson, pour ce qui est des choses intellectuelles et, pour la gourmandise, de *doces* brésiliennes à base de sucre de canne et de caramel, dont il était particulièrement friand.

Je fis aussi la connaissance du professeur de philosophie et de sociologie français Paul Arbousse-Bastide, grand spécialiste d'Auguste Comte et, comme je m'en apercevrais dans la suite, fin connaisseur de tout ce qui touche à la culture et à civilisation brésilienne. Je suivis plusieurs de ses séminaires de « pós-graduação ». Mon ouverture à d'autres disciplines que les sciences exactes l'intriguait et il réutilisait volontiers à mon endroit, avec un grand sérieux, l'expression que j'avais employé un jour ironiquement pour me caractériser : j'étais « multipolarisé ». On le connaissait au Brésil sous le surnom de *Bastidão*¹⁴, qui lui avait été donné au cours de son premier très long séjour, de

¹⁴ Le grand Bastide.

1934 à 1945, quand il était professeur à l'Université de São Paulo (à la fondation de laquelle il participa), pour le distinguer de son presque homonyme Roger Bastide, sociologue et anthropologue dans la même Université et à la même période et qui acquit un grand renom : ce dernier, de taille plus menue, avait été baptisé de son côté par contraste *Bastidinho*¹⁵.

Bastidão était grand et de forte carrure, comme son surnom le laissait entendre, les cheveux blancs ; il aimait parler, conter, rire, goûtait les plaisirs de la table et ceux du voyage, la finesse et la densité de la culture dans l'environnement où il se trouvait, et se plonger en pleine pâte humaine, dans la foule et la vie quotidienne. Surtout celle de ce pays qu'il avait longuement fréquenté, en vrai *Paulista*. Avant toute connaissance et description, il éprouvait physiquement le besoin de contact et quasiment d'osmose, de lente et profonde pénétration d'une atmosphère, d'un milieu. Il pouvait parler des heures, disert et passionnant sur maint sujet, la philosophie, la psychologie et surtout, bien sûr, la sociologie, qui était sa spécialité, choisie après une formation philosophique ; mais aussi le Brésil, et Auguste Comte, son « cher Auguste », sur lequel il avait écrit plusieurs livres et qui le rendait intarissable, y compris sur les détails de la passion (platonique) du fondateur du positivisme pour Clothilde de Vaux dont il avait fait la Sainte Femme de sa « Religion de l'Humanité », laquelle comptait de nombreux disciples au Brésil, et des temples – ce Brésil qui avait emprunté à l'auteur du *Cours de philosophie positive* et du *Système de politique positive* sa devise officielle « *Ordem e Progresso* », « Ordre et Progrès ». Il pouvait aussi bien demeurer des journées entières à regarder, à interroger des personnes rencontrées, à écouter les réponses sans se lasser. Il savait infiniment bien *voir*, et les échanges avec lui étaient d'une richesse inépuisable. Dès nos premières rencontres, l'accord fut fait pour randonner ensemble aux fins de semaines avec la jeep, lui, sa femme, leur fils Jean-Claude qui devait arriver prochainement pour quelques semaines de vacances, Madeleine et moi.

Nous commençâmes dès le dimanche suivant. Nous aurions l'esprit libre, puisque le nouveau Recteur nommé par le Maréchal-Président pour résoudre la crise serait déjà intronisé. La cérémonie eût lieu dans l'amphithéâtre principal bondé de monde : au parterre, les professeurs bien mis, au marais les étudiants en chemisette et plus débraillés ; le va-et-vient était incessant dans les allées. Dona Carmen, émue et enthousiaste, avait sublimé la déception du départ de son recteur favori, Zeferino, prête à déposer sa confiance entière et son dévouement au nouvel administrateur. Elle se frayait un passage, tantôt se dirigeant vers

¹⁵ Le petit Bastide.

l'avant, tantôt refluant vers le fond, par les bas-cotés grouillants d'étudiants debout ou assis sur les marches. Il y eût des discours. Laerte Ramos de Carvalho, le nouveau Recteur, auteur d'une œuvre appréciée de philosophie de l'éducation, formula l'assurance qu'il n'y aurait plus, désormais, de conflit, les causes s'en étant évanouies, et que l'on allait dorénavant travailler dans la bonne entente et la confiance mutuelle. On rappelait à mi-voix dans les allées que c'était un *Recteur de conciliation*, indiqué aux autorités par Zeferino. Les applaudissements ponctuèrent la fin du discours. Furent-ils nourris, discrets, ou neutres ? Il était difficile d'imaginer ce que les uns et les autres pensaient. Les opinions étaient mitigées : s'il y avait encore quelque espoir, c'était à coup sûr le dernier. Mais, qui sait ? *Quem sabe ?*

« *Quem sabe ?* », répétait Paul Arbousse-Bastide, *Bastidão*, assis à l'arrière de la jeep. Il retrouvait le Brésil d'autrefois sous le pays modernisé mais resté à bien des égards le même. Il y était venu dans les années trente, jeune agrégé, après la fameuse guerre civile où São Paulo s'était rebellée contre Rio et avait perdu une guerre à vrai dire fort peu meurtrière ; la riche cité pauliste, capitale économique effective du pays, entreprit de l'emporter sur un autre terrain, et créa la première Université du pays, qui jusqu'alors ne comptait que des Ecoles spécialisées, de droit, de médecine et d'ingénieurs. Le gouvernement de l'Etat de São Paulo fit appel à des professeurs étrangers : c'est ainsi qu'il était venu dans la capitale pauliste, où il resta jusqu'à la fin de la guerre. Il se trouvait à Rio durant les hostilités et l'Occupation, travaillant pour la France Libre. À la Libération, il rentra avec sa famille en France. C'était la première fois qu'ils revenaient au Brésil depuis lors, soit une coupure de vingt ans. Le voyage en bateau depuis l'Europe autrefois durait un mois, avec des escales en Afrique. Ils avaient trouvé toutes choses changées en descendant du *boeing* ; mais à Sao Paulo, leur ancienne maison existait encore, environnée de grands immeubles. Il avait gardé de nombreux contacts et connaissait la plupart des enseignants de sa génération, mais aussi des journalistes et des hommes politiques. Il avait été invité pour six mois à l'UNB pour y enseigner la sociologie. L'expérience de cette jeune Université l'intéressait prodigieusement : c'était pour lui un peu un recommencement. « *Quem sabe ?* ». Il racontait des épisodes des débuts à São Paulo : ses collègues et lui faisaient leurs premiers cours devant un parterre de dames, de médecins, d'hommes politiques, d'avocats : il n'y avait encore presque pas d'étudiants pour la philosophie, en ce temps-là.

Bastidão avait tout de suite aimé la jeep. Il s'était installé à l'arrière, sur la gauche, sa femme à droite, Madeleine et Jean-Claude devant ; nous allâmes à la

ville libre et dans quelques cités satellites. Nous passions les prendre à l'*Hotel Impérial* puis faisons halte au *Village*, un bar en face de l'*Hotel Nacional* pour mettre au point le programme de la journée devant le petit déjeuner (s'il était déjà midi passé, quand nous sortions le samedi, après les cours et le concert, nous commandions alors des oeufs au plat ou des saucisses). Tout auprès se trouvaient des boutiques de modes, de meubles, de disques et photos, et un autre café. Au *Village*, une musique continuelle envahissait le rez-de-chaussée et l'étage ; les salles y étaient arrangées avec goût et un certain luxe. La musique infusait une atmosphère de gaieté, imprimait des balancements à la tête, mettait aux jambes des fourmillements. La jeep attendait dehors, sagement garée contre le trottoir à l'ombre des bâtiments, presque en face de l'entrée de l'hôtel princier, le *Nacional*, où descendaient visiteurs illustres, hommes d'Etat, Présidents de divers pays du globe - à moins que ce ne fût au *Brasilia Palace*, moins somptueux cependant - et, dans ce quartier luxueux, son air débonnaire de véhicule pionnier-prolétaire n'était pas ce qui enchantait le moins *Bastidão*. A l'entrée du *Nacional*, des domestiques en livrée attendaient, se précipitaient sur les portières des voitures qui arrivaient, s'effaçant pour en laisser sortir les passagers, distingués et importants, et se saisissaient des bagages dans le coffre. Si un hôte de marque apparaissait un de ces matins-là, les larbins me faisaient signe d'aller me garer plus loin. C'était là, au bistrot *Village*, devant un café noir ou une bière pression, suivant l'heure, que la journée commençait par la conversation, au milieu des airs *yé-yé* de rock ou de la *bossa-nova* délivrés à flots par les haut-parleurs, et elle ne cessait pas de toute la randonnée du jour ou du week-end, alimentée en cours de route par les choses vues, glânées, vécues.

Ce fut ainsi que nous explorâmes le sertão de Goiás en compagnie de *Bastidão*, qui nous apprenait à voir. Nous découvrons un monde varié, riche en réalités humaines, insolites souvent, et haut en couleurs. Nos randonnées étaient comme un roman d'aventures en épisodes : tel, sur un village anciennement prospère, fait et défait par d'anciennes ruées vers l'or, et les récits qui y avaient cours encore ; tel autre, une ville de *far-west*, vouée à la prospection et à l'élevage, Anápolis, et ses habitants ; et encore, l'ancienne capitale de l'état de Goiás, *Goiás la vieille*, endormie et empoussiérée sous son passé séculaire de capitale de l'*hinterland* brésilien, où l'on ne parvenait à l'époque qu'après un voyage qui se terminait par une épuisante centaine de kilomètres sur une mauvaise route de terre, de "tôle ondulée", mais traversée par des animaux de la brousse, pécaris, serpents, salamandres ; et qui, le soir, près de la rivière, offrait aux visiteurs les concerts variés de ses milliers de crapauds ; et le jour, ses

excursions dans les rochers, riches de sources minérales ; Cristalina, la ville-campement, issue de la fièvre, non de l'or mais du quartz, et ses champs de prospection à ciel ouvert, ses puits de mine aux trous et galeries précaires, sans étais, aux éboulements faciles, ses prospecteurs venus du Nordeste et mûs par l'espoir trop souvent trahi d'échapper à la misère ; *Ecléctica*, la cité des prophètes à longues barbes et toges blanches, qui professaient un syncrétisme des religions, du spiritisme d'Allan Kardec et aussi de la macúmba : leur chef, ancien compagnon de Jean Mermoz, barbe grisonnante et longs cheveux blancs tombant sur ses épaules comme une image de Christ de Saint-Sulpice, nous reçut sous sa tente d'aviateur et nous conta l'histoire édifiante de sa vie d'aventures ponctuée d'incidents énigmatiques... Sans parler des rencontres inopinées dans le sertão, l'accueil par des inconnus qui nous invitaient à fêter avec eux, dans leurs fermes, qui un baptême, qui un anniversaire... Chacun d'eux avait abouti en ces lieux encore sauvages au terme de péripéties rocambolesques, souvent tragiques.

Dans le tunnel

A l'Université, pas d'arrestations d'étudiants ou de renvois fracassants de professeurs. Mais les choses avaient pris un cours souterrain : à la fin du mois, un enseignant de sciences humaines, le sociologue Roberto Las Casas, ne reçut pas son salaire. Le Recteur, consulté, assura ne pas être au courant, mais refusa cependant de remettre bon ordre.

L'on s'aperçut que ce professeur était depuis un mois rayé des cadres sans qu'avis à quiconque en eût été donné, et d'abord à l'intéressé lui-même. L'administration fit savoir qu'il était *non grata* et prétendit clore ainsi l'affaire. Des affichettes fleurirent dans le campus, flétrissant l'hypocrisie rectorale et appelant à l'action. Les Coordinateurs des Instituts tentèrent un dialogue avec le Recteur, qui n'aboutit pas et ils présentèrent ensemble leur démission. Ainsi n'y eût-il plus de doyens ou responsables des divers départements de l'Université. L'on se réunit ce soir-là chez Salmeron. La plupart des présents avaient les traits tirés, Roberto surtout peut-être, toutes leurs journées et leurs nuits en partie se passant en d'épuisantes rencontres, démarches, concertations. La situation fut expliquée clairement et débattue. Cette épreuve-ci risquait d'être plus grave, et la dernière peut-être. L'on avait cru que les autorités étaient sur le point de s'en tenir au plan juridique ; mais les assurances de conciliation n'étaient que feinte, et le recteur apparaissait en fait lié de toujours aux éléments les plus extrêmes de

la ligne dure. Bientôt, il ne resterait plus qu'à se soumettre ou se démettre : aucune garantie de fonctionnement normal et de stabilité de l'Université n'était plus possible devant les actes arbitraires, et l'on ne pouvait plus accorder foi aux assurances du Recteur, prisonnier de son inféodation au pouvoir. Tous percevaient l'issue probable comme une véritable catastrophe, et elle était sans doute pour bientôt. Par dignité, il faudrait se démettre.

« Nous devons tout essayer », dit Roberto Salmeron, qui apparaissait comme le leader naturel du mouvement de résistance des coordinateurs et des professeurs, grâce en partie sans doute à son souci de clarification dans les moindres détails, et à son tempérament calme et posé. Ils allaient y employer toute leur énergie dans les semaines à venir. L'anxiété se lisait sur les visages. Tout leur projet était en jeu. « Eh bien », dit Fernando¹⁶, « après tout, nous avons tenté l'aventure, et nous verrons ainsi combien de temps il aura fallu pour qu'il soit démontré que faire une Université libre dans un régime de dictature et réactionnaire était impossible. » Enseignants et étudiants adressèrent au Recteur une lettre où ils se solidarisaient avec les coordinateurs.

Un atelier de menuiserie plein d'invention

Je rendis visite à mon ami Manuel, le responsable de l'Atelier de menuiserie de l'Université. Un grand hangar de planches qui se tenait entre le Rectorat et les Instituts de Sciences et de Lettres abritait la menuiserie sur laquelle il régnait. Elle fournissait tous les objets courants, portes, chaises, tables, armoires, nécessaires aux Instituts et services de l'Université (d'autres, plus raffinés et plus originaux, fauteuils et bureaux fonctionnels et esthétiques, étaient mis au point dans un atelier voisin qui dépendait de l'Institut des Arts). *Seu* Manuel était un homme de très forte corpulence qui tenait entre la cinquantaine et la soixantaine. Il avait une tête énorme, la face large et ravinée, des cheveux encore noirs mais où le gris commençait de l'emporter. Je le trouvai dans son atelier ; il m'entraîna vers son bureau, une espèce de loge étroite à trois parois vitrées, d'où il dirigeait les travaux, préparait de nouvelles réalisations répondant à des commandes, projetait des plans d'appareils.

Cette menuiserie, de la moindre poutre du hangar au laminoir à fabriquer

¹⁶ Fernando de Souza Barros, physicien de grande valeur, et sa femme Susana, physicienne également, venus de Pittsburgh aux Etats-Unis avec leur fils Nicolas (ils habitaient aussi à la *Colina*), sont devenus dès cette époque des amis très chers.

du contreplaqué, était son oeuvre : il en avait fabriqué lui-même les machines-outils avec des moyens de fortune et une étonnante ingéniosité. Il avait installé dans la cour une fonderie, un four bricolé et un soufflet de forge : il y coulait le métal pour souder entre elles les pièces de ses appareils. Quand il me faisait visiter son domaine, il avançait en s'aidant d'une canne, avec lenteur, pesamment, faisant porter de manière saccadée tout le poids de son corps massif d'abord sur une jambe puis sur l'autre. Il me montrait les machines, les scies, les presses, les polissoirs - tous d'une bonne précision -, et je m'émerveillais de ce qu'il eût réussi à les fabriquer avec des ferrailles aussi disparates que des cylindres de moteurs coupés en deux par le milieu, des jantes de camions, des morceaux d'automobiles, de vieilles pièces de tracteurs, des parties d'autres machines en rebut, des fers, des aciers, des fonderies de toutes sortes. Elles étaient mues par des moteurs électriques et actionnées par des systèmes complexes de pistons, bielles, courroies et chaînes de transmission. Pour les faire fonctionner, il suffisait tout simplement d'appuyer sur un bouton, et cela faisait des meubles solides ! (Des années plus tard, j'appris que la menuiserie avait brûlé, ravagée par un incendie, et que *Seu Manuel* était parti).

Quand je lui rendais visite, il m'entraînait donc dans sa cage de verre après m'avoir fait apprécier sa dernière réalisation, montré son plus récent projet. Cette loge le contenait avec peine. Son ventre surtout était imposant. Il s'asseyait sur une lourde chaise - il fallait ces pieds massifs et ce siège épais pour supporter un tel poids ! -, qu'il avait retournée le dos au bureau pour se tenir en face de moi, son gros ventre reposant sur ses larges cuisses. Ses yeux me fixaient derrière des lunettes qu'il retirait souvent pour, tout en parlant, en essuyer la buée avec un mouchoir de couleur douteuse qu'il extrayait de sa poche avec effort.

Il était né dans le nord du *Minas Gerais*, dans un pauvre village. Il devait être sorti du rocher, pensais-je, lourd et massif comme il était, fait d'une pâte épaisse qui s'animait et où luisaient d'intelligence - de compréhension, de bonté - des yeux noirs noyés dans son visage gras. Il me conta comment - je ne me souviens plus exactement des circonstances - il avait mené avec sa femme, au temps de sa (de leur) jeunesse, une dure existence dans les confins du Minas : il y faisait chaud le jour, glacial la nuit, ils n'avaient pas de couvertures, étaient pauvres de vêtements et de nourriture des mois durant, crevant de faim. Des années difficiles. Sa femme surtout, dit-il, en avait souffert. Ce fut un jour de grande intimité celui où il me raconta cet épisode de leur vie, et non pas dans sa loge de l'atelier de menuiserie, mais chez lui, dans leur maisonnette qui se tenait juste à côté. Sa femme, grande comme lui mais aussi maigre qu'il était gros,

avait le visage allongé, ridé, fatigué prématurément, et des yeux bruns d'une grande douceur. (Cette femme fine comme un fil pour ce gros homme, cela étonnait). Elle servit du café, lui but de la bière ; il s'essuyait le front, transpirait. Elle restait silencieuse, présente, assise dans un coin de la pièce.

Dans sa loge, en face de moi, il me parlait d'un ton confidentiel. « Professeur, me dit-il (au début il m'appelait ainsi, puis par mon prénom, puis simplement : « Petit », et me réservait cette appellation, nommant les autres *rapaz*, garçon, et les femmes *dona* une telle. « Je parle avec le Petit », disait Manuel aux ouvriers de la menuiserie ou à son contremaître, et nous nous dirigeons vers son réduit). « Professeur », me disait-il (c'était une circonstance où il m'appelait encore ainsi), « j'aime la France ; moi qui suis un ouvrier sans culture, voyez, je lis. » Il levait la main de sa cuisse ou de son genou où elle reposait à plat, tout en se rapprochant de moi le buste penché, la repliait, un doigt vers ma poitrine. Sa voix était sourde, comme atténuée par toute la masse à traverser, à ébranler pour parvenir au-dehors. Il se retourna un peu et ouvrit le tiroir de sa table (elle semblait fragile et grêle comme un jouet d'enfant auprès de *Senhor* Manuel, une table pour rire, pourtant sortie de ses machines), dont il tira un livre broché, abîmé et sali par de fréquentes manipulations, une édition brésilienne d'Histoire de France. Du plat de sa grosse main, il frappa sur le livre : « Il y a beaucoup de choses là-dedans, professeur, trop difficiles souvent pour moi. Mais je m'intéresse à tout ceci, à savoir comment va le monde. »

Il m'évoquait un vieux républicain espagnol des montagnes, tels que je les imaginai, sorti d'*Espoir* ou de *Pour qui sonne le glas ?*, un peu chef de tribu et patriarche, évangélique et guérillero, anticlérical et plein d'humanité, solide comme un chêne et solidaire. C'était d'abord un homme qui pensait par lui-même, ayant mûri son expérience. Il me dit à voix basse : « Je suis d'idées socialistes », et me parla de la situation politique. « *Mas, que pena*, dites-moi, quelle peine c'est, professeur, un pays comme le Brésil, et ces militaires... Juscelino, c'était un riche, c'est sûr, un homme plutôt de droite, mais il n'était pas si mal, il faisait du travail pour son pays, c'était un patriote. Il respectait le peuple. Alors que ceux-là ne respectent rien, ils vendent le pays aux étrangers, un pays comme le Brésil, grand comme la France, non, plus grand, beaucoup plus grand ? » (Je lui dis : « Dix-sept fois »), « Tant que cela ?, une terre riche, vous avez vu, professeur, il y a des ressources de toutes sortes dans ce pays » (il fut heureux de me voir hocher la tête longuement), « il s'y trouve beaucoup de monde honnête et prêt à travailler. » Il montra ses bras épais. « Ces bras que voilà, ces bras, il n'en manque pas dans ce pays, et des plus jeunes, forts et vigoureux. Alors qu'eux, ces bons à rien, ils paradent. Ils font des lois ! mais

vous vous rendez compte, eux, faire des lois ! ils font des lois pour eux, contre les lois, pour se donner la légitimité. *Ato Institucional* ! Et cette Université, professeur : moi, je ne suis qu'un homme inculte, mais je regarde, je vois ; j'ai beau me taire, et que pourrais-je dire ?, je regarde. Ces professeurs, savants, lettrés, cultivés, et ces artistes, qui sont venus de partout, qui sont des hommes tellement honnêtes, et ils sont si savants, n'est-ce pas... ». Et je renchérisais, vantais les mérites de ceux que je connaissais. « Ah bien ! ah bien ! », faisait-il, et ses yeux s'embuaient. « Je suis heureux que vous disiez cela, Professeur, je suis heureux. »

« Ils travaillent pour le bien du pays, et on veut les en empêcher ! Quelle honte ! Et moi, à la place où je suis, celle d'un simple ouvrier, je dois rester silencieux, mais je comprends... » « Ces mains-ci, Professeur » (il me les montrait), « sont des mains de travailleur. J'ai fabriqué moi-même les machines dont je me sers, elles m'appartiennent, je suis un ouvrier libre et c'est librement, par contrat, que je travaille ici. Et ils voudraient m'acheter ! Imaginez, Professeur, on est venu me voir, l'autre jour, pour me demander s'il n'y aurait pas des universitaires qui auraient pris des plaques de marbre ou je ne sais quoi. Je leur ai répondu que j'étais menuisier et non délateur. M'utiliser pour cette besogne ! Non mais, Professeur, est-ce que j'ai la tête d'un délateur, moi ? Est-ce que je mérite d'être traité de cette façon ? »

Ses yeux bruns larmoyaient d'indignation. D'autres jours, il revenait à la charge sur l'Histoire de France. Il était très au fait des péripéties récentes, de la dernière guerre, de la Résistance, de la Libération, des Quatrième et Cinquième Républiques. Pétain, Laval, de Gaulle, de Lattre... Il pensait que les Français avaient été durs avec Pétain, car c'était un vieux, un héros de Quatorze (« Mais une espèce de Franco rentré qui profita de la défaite et de l'occupation allemande pour avoir sa revanche », lui fis-je observer). Quant à Laval, il les approuvait de l'avoir fusillé. Il avait pour de Gaulle une admiration immense.

- « De Gaulle, *que bichão* ! Quel grand bonhomme ! ». *Seu* Manuel avait vu le général de Gaulle passer ici même, devant sa propre maison de planches, lors de la visite du Président français à l'Université de Brasília, il y avait un an passé.

Un autre jour, il rapprochait un peu sa chaise en se soulevant à demi - lourd glissement, traînée bruyante - et, se penchant vers moi, confidentiel : « Petit, reprenons sur l'histoire de France. » Il parlait de Notre-Dame de Paris. Il avait vu le film avec Gina Lollobrigida dans le rôle d'Esmeralda, la gitane, et Anthony Quinn en Quasimodo, le bossu. Cette histoire de poix ou d'huile bouillante que les gens versaient du haut des tours l'inquiétait. Je lui dis que

cela devait se passer ainsi vers les douzième et treizième siècles. Il réalisait avec recueillement que Notre-Dame était aussi ancienne. « Ah ! il faudra bien qu'un jour j'aïlle en France », dit-il, « une fois les enfants mariés. L'Arc de Triomphe, la Tour Eiffel, Notre-Dame, et la rivière, comment s'appelle-t-elle ? *O rio Sena*, la Seine, c'est ça, la Seine. »

Je lui parlai de la Seine et des quais au printemps quand les arbres bourgeonnent, quand ils se couvrent de fleurs puis quand s'épanouissent les feuilles. Il me dit même qu'il irait peut-être pour s'établir là-bas, si la situation politique au Brésil devait empirer. Il demandait des détails sur la vie en France. Son rêve était d'y aller, en visite ou même, qui sait, pour s'y installer. « La vie est-elle facile là-bas ? » Et les gens, est-ce qu'ils recevraient bien un étranger, un ouvrier étranger comme lui ? « Les gens du peuple, les travailleurs, sont semblables dans tous les pays, n'est-ce pas ? Mais peut-être un simple menuisier comme moi aurait-il du mal à s'installer ? Je suis trop vieux pour apprendre une autre langue ». Ses yeux brillaient et s'écarquillaient, ses rides se creusaient, profonds sillons dans la chair épaisse du visage. Il me questionna sur les ouvriers en France, s'ils feraient une place à quelqu'un comme lui. Mais je me sentais penaud, car ce Paris, cette France, son rêve, comment l'accueilleraient-ils s'il voulait un jour y chercher refuge (les petits employés hargneux des bureaux d'immigration, les rivalités de villages et du marché du travail... Son rêve, il n'irait jamais sans doute. Je ne voulus pas le décevoir et me tus¹⁷.) Un ouvrier entra, demanda à *Seu* Manuel quelque chose, une clé ou un papier qui se trouvait dans le tiroir du bureau. Il le prit à témoin. « La France, mon garçon, tu t'imagines ! J'y vais, Professeur, j'y vais sans tarder, pour sûr. »

L'Histoire le passionnait. L'ouvrier parti, il s'inquiéta de savoir si Napoléon était autant admiré en France qu'ailleurs dans le monde (il n'était pas certain du respect que les Français accordaient à leurs grands hommes, sa mine se faisait inquiète, il aurait voulu qu'ils les estimassent autant que lui les admirait.) Il voulut aussi que nous parlions de la guerre d'indépendance de l'Algérie, et de l'OAS, et pensait que Georges Bidault, ancien dirigeant de la Résistance, qui avait opté pour cette association secrète et terroriste, d'idéologie fascisante, était devenu complètement *louco* (cinglé). « Nous avons eu, nous aussi, nos tentatives de Junte militaire à la Franco », lui dis-je¹⁸. « Celui-là ne

¹⁷ Je me trompais en partie car, plus tard, pendant les années les plus noires des dictatures militaires brésilienne, argentine et chilienne, de nombreux latino-américains - des intellectuels pour la plupart, il est vrai - furent accueillis en France et nombre d'entre eux s'y établirent.

¹⁸ Georges Bidault avait succédé, durant la Seconde Guerre Mondiale, à Jean Moulin à la tête

comprenait pas que d'autres puissent être résistants chez eux ». Il approuva gravement : « De Gaulle a admis que ce pays, l'Algérie, et d'autres pays de l'Afrique qui étaient des colonies de la France, devaient reprendre leur liberté, et il l'a permis. Cela, nous, Brésiliens, qui étions autrefois une colonie, nous le comprenons et nous sommes d'accord avec lui. »

« Et les Américains », reprit-il, « qu'est-ce qu'ils font au Vietnam ? Un véritable patriote ne peut pas être pour eux, ils possèdent tout, ils mènent la danse du monde, au Brésil, en Amérique du Sud et ailleurs. C'est moins violent ici, mais au fond c'est comme au Vietnam, professeur. C'est une violence souterraine. »

Nous parlions des pays que j'avais vus. « Et la Russie ? », demanda-t-il d'une voix très basse. Je dis que j'espérais y aller un jour, que c'était certainement un pays très intéressant avec des réalisations de toutes sortes et une grande culture. Mais avec aussi beaucoup de manques de liberté. Il hocha la tête et fit oui d'un air grave. « On dit qu'ils ont là-bas de très grands savants. »

Le jour où il me reçut avec Madeleine dans sa maisonnette, je lui demandais si ce qu'on disait était vrai, s'il jouait de la clarinette. Il fit apporter par sa femme l'instrument, un *pistão* rutilant de tout son cuivre, soigneusement nettoyé, frotté, poli... Il provenait des Etats-Unis, et Manuel y avait fait graver son nom dans le métal. Il porta l'embouchure à ses lèvres et des notes très fines et très déliées s'en échappèrent. Il jouait *La Truite* de Schubert. Comme il soufflait dans la clarinette en posant délicatement ses doigts épais sur les touches, son visage s'enflait du double, ses pupilles roulaient dans les orbites en une expression implorante. Une telle masse et carrure, des sons si fins !

- « Holà Manuel ! »

D'autres visiteurs arrivaient. *Seu* Manuel posa sa clarinette, épongea les grosses gouttes de sueur qui ruisselaient sur son visage. Sa femme apporta de la bière.

- « Et alors, cette fille, vas-tu la marier ? C'est pour quand ? »

Sa fille aînée allait convoler dans une quinzaine de jours.

- « Les jeunes », dit-il en souriant avec indulgence, un sourire de grand-

de la Résistance intérieure, après l'arrestation et l'assassinat de celui-ci par la Gestapo. Il fit, après la Libération, une carrière politique parmi les chrétiens-démocrates et, dans les années 60, il s'opposa violemment à la politique du général de Gaulle, président de la République, en faveur de l'indépendance de l'Algérie, au point de s'associer à l'OAS (Organisation Armée Secrète), organisation terroriste d'extrême-droite, qui tenta, notamment, d'assassiner de Gaulle.

père, « ils ont l'air de bien s'aimer. Ils cherchent un logement à Taguatinga¹⁹. Je crois qu'ils ont trouvé. Eh ! peut-être bien qu'ils n'ont pas attendu la cérémonie ni la bénédiction du père pour bien s'aimer... »

Terre d'études transformée en place de guerre

Ce fut par un regain de chaleur, accompagné de concerts métalliques de cigales, que l'Université fut investie par la Police Militaire sur la demande du nouveau Recteur, après à peine un mois d'exercice. Rentrant à la Colline un soir, je remarquai des camions de troupes, feux en veilleuse, tapis sur le bord de la route qui longeait le campus. Le lendemain, les hommes en armes étaient partout. Au petit matin, ils nettoyèrent le terrain des affiches protestataires dont les plus récentes brocardaient le Recteur. La circulation fut contrôlée dans l'Université sillonnée par les voitures-patrouille - sons lamentables des sirènes - et parsemée de militaires raides, d'aspect fruste et obtus, harnachés de treillis, de casques, de colts dont la crosse dépassait de l'étui, de matraques minces et longues et de grenades lacrymogènes. « Le Recteur a perdu son sang-froid » disait-on, et l'on comptait sur les doigts les exactions au droit d'asile universitaire qui avaient eu lieu dans le monde depuis le Moyen-Age. Les journaux s'affligèrent de ce que cette terre d'études fût transformée en place de guerre. Les hommes d'armes dispersaient les groupes et faisaient circuler.

Les visages des encerclés qui, trop nombreux ne pouvaient auparavant tous se reconnaître, parurent se parler de façon muette, voisins qui partageaient un même sort et réduits au silence ; ce fut comme si les uniformes hostiles plantés à intervalles étaient autant d'antennes qui ré-émettaient à leur propre insu, et dans l'atmosphère alourdie se propageaient les messages, d'yeux à yeux, de passant à passant, dans l'apparente passivité mais aussi dans l'électricité de l'air, messages en creux dans le trop-plein des ondes (l'esprit courait parmi la force brute, invisible d'elle, deviné seulement par ceux qui étaient solidaires.) Il y eut quelques arrestations d'étudiants et de professeurs universitaires, qui ne duraient pas plus de quelques heures. Ceux qui se trouvèrent emprisonnés ne surent dire si c'était sur leur mine ou leur propos, ou sur la foi de rapports et délations : cela se faisait, semblait-il, au hasard. On les interrogeait. Aux étudiants, l'on demandait s'ils croyaient en Dieu (atavique souvenir des temps d'Inquisition...). L'on tentait d'obtenir d'eux des noms, puis de redresser leurs

¹⁹ Ville satellite de Brasília où résidaient les travailleurs pauvres.

opinions : le régime était juste, le Recteur un homme intègre et bon, représentant l'ordre et le seul droit qui vaille, et les subversifs étaient des pervers. Passer devant le Rectorat, centre de l'occupation (*néo-Komandantur*, c'est ainsi que je le sentais, selon mes références²⁰), fréquenté désormais par des hommes en casquettes et uniformes, faisait éprouver des sentiments pour le moins mélangés.

La pluie tombait avec violence. Des rigoles se creusèrent dans la terre rouge, des torrents dévalèrent les moindres pentes. La route bitumée aussi était zébrée de ces ruisseaux exagérément larges qui couraient furieusement, la prenant de travers selon la déclivité. Les voitures y faisaient jaillir des trombes d'eau ocre rouge, richement picturales, mais salissantes pour le piéton qui avançait déjà dans l'eau à mi-mollet et se trouvait aspergé, douché, puis laissé avec ses vêtements tout pointillés de rouille. L'herbe sur les bords des routes et des sentiers croissait presque à vue d'œil, plus haute d'un matin au soir, et d'un soir au lendemain, que cheville, genou, taille, et parvenait à la poitrine. Violence et richesse de la pluie. La terre, qui était quelques semaines auparavant aride et sèche, n'attendait qu'elle, sa profusion de gouttes d'eau aux déluges restreints des averses quotidiennes ; assoiffée, elle l'absorbait, s'en inondait, s'en fécondait.

Cela avait progressé, commencé comme une annonce timide avec une première pluie après des mois de saison sèche, puis une autre une semaine après, et les fréquences de plus en plus rapprochées ; maintenant, c'était chaque jour un peu avant le coucher du soleil, l'averse violente et chaude, crépitant de grains liquides qui ruisselaient - cheveux trempés, gouttes sur le visage, roulant dans le cou, s'écrasant entre la chemise et la peau. A la fin de l'ondée, le ciel vidé rayonnait soudain d'un bleu renouvelé, d'une qualité différente de celui qui avait précédé dans la journée, comme étranger au ciel ordinaire sur le plateau, par la texture humide de l'air, cependant que des nuages blancs, légers, s'amoncelaient au lointain, se préparaient pour la fin du jour. Cette saison avait ses rythmes : la terre rouge et le ciel au bleu soutenu, les nuages au début cotonneux d'un blanc discret, puis s'alourdissant de gris à leurs bases, la nudité et la crudité de la lumière, et enfin, sans rien qui l'eût fait prévoir, l'averse violente et soudaine, ses gouttes géantes et les torrents charriant la boue. Cette répétition faisait le cycle des journées. (Ce cycle variait insensiblement, menant d'une saison sur l'autre.) A la blessure du soleil aux yeux, jusqu'aux creux des orbites, avec comme des grelots dans le crâne, de la période sèche, succédaient les olives d'eau qui martelaient les tempes et gouttaient sur la peau tiède. Elles venaient profusément aux lèvres, perlaient au menton, aux oreilles, dans un

²⁰ *Komandantur* : centre d'administration par l'armée allemande, dans chaque ville de la France occupée, durant la Seconde Guerre Mondiale.

enrobement sensuel où fusionnaient mouvements, odeurs et sons.

L'herbe, qui avait envahi jusqu'aux bordures des routes, bruissait d'insectes et de petits animaux. Les fleurs, les myriades de pétales, calices, pistils, étamines, sexes ouverts, les tiges et les bourgeons qui se déployaient duvetés et, dans l'air, des bruissement et des parfums, des battements d'ailes et des notes musicales variées qui appelaient et se répondaient - quelque frénésie d'accouplements. Les oiseaux, tout au long du jour, s'interpellaient, chantaient, se postant peu visibles aux branches des arbustes. Leurs couleurs s'étaient faites plus vives. Ce chant neuf, un matin, intriguait. On cherchait le nouvel oiseau, qui se cachait.

A la colline, près des blocs, un arbre crispé aux membres tordus, auparavant misérables, se couvrit d'un jour à l'autre de fleurs écarlates. La plupart des arbustes également étaient fleuris, leurs feuilles épaisses cachées par ces coloris originaux que l'on regrettait éphémères. Des oiseaux édifiaient leurs nids à même le sol : dans le *mato*, l'on trouvait de ces huttes minuscules et chaudes faites d'assemblages de bouts de plumes, de brindilles et de feuilles entrelacées, liées par de la boue séchée.

Prison et interrogatoire

Les policiers dispersaient les étudiants désœuvrés s'ils s'assemblaient par trois et plus. Qui avait logis au campus subissait la discipline armée : en rangs à la cantine, surveillés par un sous-officier et des hommes l'arme à la bretelle ; en camions vers les dortoirs, en file comme des condamnés, parfois les mains levées derrière la tête, en humiliation gratuite. Un jeune architecte venu des Indes fut appréhendé. Un inspecteur en civil et deux sergents fouillèrent sa chambre, renversant ses livres, dispersant sa correspondance ; ils découvrirent une pièce à conviction, un livre broché en espagnol. L'inspecteur en civil le feuilleta, y lit le mot "Cuba" et entra en fureur. Il ordonna au prévenu de jeter l'ouvrage par la fenêtre du véhicule qui l'emportait vers les prisons. C'était, sur mauvais papier, une traduction du *Vieil homme et la mer*, dont l'action se situe au temps de Batista...

- « Vérification d'identité ! »

Ils me firent lever les bras et montrer mes documents. Le roquet en civil, petit, maigre, mine de croque-mort, vêtu d'un costume léger de toile bleue, hargneux, parut ne pas comprendre ce que c'était. « Mes papiers, oui, ce sont

mes papiers d'identité. » Je tentai de l'en persuader, mais il me dit de le suivre, encadré par ses deux hommes : deux gorilles, casqués, mains à la ceinture, plus petits que moi mais façonnés en piliers de rugby, et plus grands que le roquet qu'ils appelaient *capitão*. Le *capitão* ne riait pas. Il m'emmena à pas rapides vers deux ou trois voitures de police stationnées auprès de la buvette en face du rectorat, me planta là les pieds dans la boue, dit aux gorilles : « Gardez-le et qu'il ne bouge pas. » Une voiture nerveusement conduite l'emporta. « Où va-t-il ? », demandai-je. Il avait gardé mes papiers. Les policiers militaires restèrent muets. J'avais fixé leurs yeux quand ils m'avaient dit d'attendre et leurs pupilles semblaient ne pas me voir, comme si je n'eus pas été un écran devant eux : *mission et discipline*.

Jambes ankylosées par l'immobilité forcée, picotées de fourmis : si j'esquissais un geste imperceptible, le regard des gardes s'animait, ils menaçaient. « Le *capitão* a dit : ne pas bouger. » Puis leurs corps et leurs faces, taillés au sabre, reprenaient leur immobilité de rochers. Pourquoi deux hommes en gardent-ils un autre ? Je me proposai cette pensée, dans cette oisiveté forcée en station verticale, et ce fait me surprit comme une asymétrie sans raison ; les pieds dans l'argile molle, je m'évadais, je m'imaginai ébaucher des géométries moins arbitraires. Des étudiants passant aux alentours me reconnurent et s'étonnèrent : « Que faites-vous ici ? que fais-tu là, Professeur ? ». Je connaissais plusieurs d'entre eux, qui avaient suivi mes cours. J'étais donc au piquet. Ce que je faisais ? Rien, je m'amusais, nous plaisantions, mes gardes et moi, de la meilleure façon, en silence. Nous jouions à la maîtresse d'école et au cancre en bonnet d'âne. Certes, l'on est coupable, si deux hommes vous encadrent et vous gardent et si un troisième, dénué d'humour jusqu'à la hargne, met vos papiers en doute - et de ma personne, de mon corps appréhendé, que mettaient-ils en doute, de mon corps ? Fautif, j'étais. Je pensai au juge, je ne sus pour quoi. Je l'avais délaissé ces derniers temps.

Le roquet reparut au bout d'une heure. Il était allé chercher des instructions auprès de ses supérieurs. « Emmenez-le », dit-il aux gardes. Il y avait donc des indices. Les deux hommes armés me poussèrent dans la cellule étroite et obscure, sans ouverture ou vasistas, d'un fourgon noir rutilant qui se trouvait près de là et dont, tandis que j'attendais debout, j'avais pu voir qu'il était *made in USA*. C'était, pensai-je, une forme de coopération culturelle. La portière en fut hermétiquement close, le gibier, la bête, tenue : moi. (Étais-je féroce ? j'étais en cage.) Au variations des vitesses, je perçus ensuite que le sol sous moi bougeait, et de mon cachot j'entendis les sirènes : beuglement ou sanglot. Ce bruit me signalait à travers la ville, c'était une importance... J'étais dans une

nuit complète. Le *capitão*-dieu-le-père (ou plutôt, peut-être, diabolin, méchant et stupide) m'avait fermé les écluses du jour. J'étais recroquevillé par terre, fesses mâchées par les cahots, mon cosmos rétréci. La course fut accompagnée tout au long par les sons modulés des sirènes aigües. Le problème était à trois dimensions : bien que sans rien voir, je percevais la troisième aux cahots. Dans le noir absolu, je ne distinguais point les parois : sensation d'être aveugle. Immobile, replié, occupant peu d'espace, yeux fermés. Mon système de référence, cependant, se déplaçait ; je me plus à imaginer que de la Terre au repos - maisons, bords de route, points fixes du *sertão* - l'on pouvait retrouver la trajectoire de mon bolide aux déformations des fréquences du cri qui l'annonçait. Sans montre, le temps semblait immobile, figé dans des glaces au cœur de ma gangue. Où m'emmenaient-ils ?

L'air décidé et méchant du roquet. Le jeu, commencé en kermesse - petites filles baroquement déguisées en malabars revêtus d'uniformes -, muait ; ainsi mes cauchemars d'adolescent me précipitant vers le réveil. Rêve inquiétude. Cri continu de victoire des sirènes guerrières, monstre de déluge m'ayant avalé ; c'était aussi battre le rappel du mépris à l'endroit du prévenu que j'étais, et la vindicte des citoyens honnêtes. Chant aigü et continu, et course avec rapidité et cependant longue. Arrêt brusque. Ils m'extraient du cachot. Ebloui par le jour, je me sentis entraîné vers l'entrée d'un édifice bas dont je ne pus, à cause de la douleur des yeux, distinguer la façade.

On me fit, au guichet, vider mes poches. Le bourdonnement encore présent des sirènes se fit éclats de rire, je ne sus tout de suite pourquoi. On plaça la pipe et la menue monnaie dans une enveloppe large ; le greffier en inscrivit le contenu sur un grand registre avec mon nom et, dans la colonne appropriée, le mot « subversion ». (Ce qu'avaient beuglé les sirènes.) Quatre ou cinq hommes se tenaient là, partie en civil, partie en uniformes, l'un avait à la main un trousseau de clefs. Le bureau du shérif. On faisait passer l'*outlaw* derrière la table où se tenait l'adjoint, pour l'amener à la porte entrouverte du couloir plutôt sombre conduisant aux cellules de la prison. « Suivez-moi. » Nous nous y engageâmes, l'homme aux clefs devant, les gorilles sur mes talons. Il ouvrit une porte aux lourdes grilles, me fit pénétrer dans la cellule et referma sur moi. Trois murs nus, le quatrième étant la porte grillagée, et les autres cotés du cube aussi étaient lisses et froids, plafond crépi, sol de béton rugueux. Deux hommes occupaient déjà l'habitable. L'un, assis dans un coin, semblait dormir. C'était un *caboclo*, paysan métis, loqueteux, la mine fatiguée, chiffonnée, non rasée. Il était immobile mais, en réalité, il ne dormait pas. Ses petits yeux bruns suivaient mes mouvements ; je vis sa bouche édentée, il se gratta en me fixant et ne dit

rien. L'autre se tenait debout dans un grand état d'agitation lorsqu'on avait ouvert la porte, et il m'adressa la parole aussitôt.

- « Mon nom est Luis. Je crois que vous êtes ici pour subversion. »

Il était mis avec soin, veston, cravate, parlait avec rapidité et, me semblait-il, quelque affolement.

- « Je suis ici depuis plusieurs jours. Vous savez, ce gouvernement est irréprochable. Ce qu'il fait est parfaitement correct. Ils sont honnêtes. Ce qu'il faut, c'est mettre de l'ordre. Avant la révolution, c'était la pagaille et le pays courait à sa ruine. Nous devons leur être reconnaissants. Personne ne doit aller contre eux, il faut le comprendre, ils sont justes et raisonnables. L'ordre. Cela seulement. Saisissez-vous à quel point c'est important ? Je vous le dis, l'armée et la police sont l'honneur de ce pays. Tous ces mouvements, l'Université, et je ne sais quoi, la politique, tout cela est dangereux. Heureusement, ils sont là, ils veillent pour le bien des gens. »

Cet homme tenait un étrange discours, dans la situation où il se trouvait lui-même. Trop pressé, trop empressé.

- « Cependant n'êtes-vous pas ici également pour subversion ? », lui demandai-je. Il prit un air effaré et, sa nervosité augmentant, sa voix se fit plus aiguë et plus rapide encore. Il criait presque. Il ne s'occupait jamais de politique. Il faisait confiance entière au gouvernement.

- « Si je suis ici, ce n'est que justice. J'ai commis une escroquerie. Je suis employé de banque, j'ai emprunté, indûment je le reconnais, de l'argent dans le tiroir-caisse. » Je lui dis m'étonner de ce qu'il en fût venu là, à en juger par sa mise correcte et son air *bem comportado*, ainsi que par les opinions qu'il venait de professer, que l'on n'aurait pu aussi honnêtes, assurément. « C'est une erreur de ma part », confessa l'employé. Il avait la trentaine et cette allure impersonnelle et fade des gens qui s'étiolent leur vie durant derrière des guichets, dans des bureaux, parmi tabulateurs, dossiers, fichiers, leur cadre ordinaire dont ils excluaient toute fantaisie. « Je paierai cette erreur, il le faut, c'est normal. C'est ma faute pleine et entière, et je la regrette. » Et, prolix, de louer la révolution intègre, son Maréchal et ses ministres. Et de me reprocher, non sans détachement toutefois, mes opinions subversives ou subverties.

- « Mais que peut-on savoir de mes opinions ? », m'étonnai-je.

- « Inutile de rien leur cacher, ils sont au courant de tout, et savent très bien ce qu'ils font, et qui vous êtes. Si vous vous trouvez ici, il y a des raisons, c'est certain, car ils sont justes. Renoncez, je vous assure, vous faites fausse route. » Il parlait d'une voix forte et je compris que je ne l'intéressais pas tant

que l'opinion que l'on se ferait de lui à l'autre bout du couloir sur ses propos, transmis par les murs "qui ont des oreilles". De plus, il était peut-être un "mouton", placé là pour recueillir quelque confiance. Prison, méfiance. Je me tins coi, ce petit banquier, dénaturé ou non, finissant par m'importuner. Je ne pus me retenir, cependant, quelques instants plus tard, de lui demander : « Et lui ? », en indiquant du regard le *caboclo* accroupi qui nous fixait, « pour quelle raison se trouve-t-il ici ? »

- « Accusé de meurtre », dit le col blanc, sans cacher son mépris.

Des yeux abrutis de l'autre, une lueur s'échappa un court instant. L'employé de banque recommença de vanter les mérites des géôliers et du gouvernement. Je l'arrêtai : « Vous perdez votre temps, parlez-en plutôt à nos gardiens ».

La cellule silencieuse. J'étais assis à même le sol bétonné. Le paysan édenté jetait par moments un coup d'œil sur ses compagnons de cellule, sur l'un puis sur l'autre. L'employé de banque se tenait presque toujours debout et marchait nerveusement de long en large, ruminant ses propositions. Chacun perdu dans ses pensées, microcosme. Je tentai de varier, en fermant plus ou moins les paupières, les détails des faibles ombres des grilles sur le sol. La lumière blafarde provenait d'un néon du corridor. Grilles lourdes et murs nus. Deux ou trois couvertures de propreté douteuse gisaient par terre, dépliées pêle-mêle. Au fond de la cellule, un réduit, dont l'odeur ammoniacquée qui en provenait trahissait l'utilité. Dans cet environnement élémentaire, rapide à décompter, je m'imaginai moine reclus, ou mis au ban de mes semblables par quelque autorité d'essence supérieure, chargée de sectionner le mal, de juger et décider de l'enfer et de la félicité. Le fourgon cellulaire était la barque à franchir le fleuve Styx, le panier où s'agitent les damnés : la félicité serait le sort des autres. Subversif ou subverti, caché malfaisant à la masse, rayé des hommes libres, gommé avec application par le studieux greffier dont dépasserait des lèvres la langue, calligraphique effort, et rigolard avec les gardiens à voir la panoplie, barbe et pipe.

Au bout d'un temps - long -, des pas dans le couloir. La grille grinça. Je me trouvai ensuite dans une salle presque aussi nue que la cellule mais sans barreaux, meublée de deux bureaux métalliques jumeaux. (Sobriété de la justice, de sa police : point d'art en ses locaux.) Deux hommes en civil s'y tenaient. L'un, gros, les yeux marrons, âgé de trente-cinq ou quarante ans, d'apparence placide, était installé derrière l'un des bureaux. L'autre, plus jeune, plus maigre, les yeux très clairs couleur d'acier, l'expression du visage exaltée et nerveuse, se tenait assis sur le plateau de l'autre bureau. Leurs noms, que je sus plus tard,

me parurent en rapport avec leur physique. Le nerveux au regard d'acier portait un nom de consonance allemande, et le (faux) placide un nom portugais. Tous deux se faisaient appeler respectueusement *doutor* par le factotum en civil qui apporta une chaise où ils m'enjoignirent de m'asseoir. Puis le gros commença de m'interroger, posant des questions anodines d'un air indifférent. Au bout de quelque temps, le ton de sa voix s'éleva tout à coup, et il me demanda, brutal : « Que disait l'employé de banque dans la cellule ? on l'entendait parler avec véhémence ». « Il disait qu'il avait eu tort, et le reste m'a échappé, il parlait trop vite », répondis-je, prudent.

- « Quelles sont vos opinions politiques ? Qui connaissez-vous à Brasília ? Le socialisme, qu'est-ce que c'est ? Vous en pensez quoi ? ». D'opinions, je n'en avais point de particulière, dis-je, nulle qui vaille d'être notée, et quant à mes fréquentations, elles étaient celles, strictes, du travail. Je n'avais pas eu le temps de connaître encore grand monde. « Pas eu le temps ? Et où avez-vous appris le portugais ? Vous ne le parlez pas si mal. C'est même étrange que vous l'ayez appris si vite depuis votre arrivée. Peut-être y étiez-vous préparé ? Dans quel but ? ». Il y avait du poison dans son compliment. « A propos de travail », dit-il, « vous êtes professeur de physique ? Alors, dites-moi, qu'y a-t-il en-dessous de l'atome ? ». Je souris, un peu malgré moi, par ironie : « Mais ce ne sont pas là des questions politiques ! ». « Tout est politique ! », coupa durement le maigre aux yeux d'acier, sans indulgence, laissant entendre qu'on ne la lui faisait pas. « *Doutor* », fis-je, « je puis vous l'expliquer, mais cela peut être long, cela s'enseigne à l'Université. Vous connaissez le proton, le neutron, ou au moins l'électron ? » : ils ne faisaient ni oui ni non, de l'air de qui en savait long mais réservait ses batteries. « C'est assez simple, finalement, imaginez, sous le nuage des électrons, le noyau, et lui-même fait de... » J'étais prêt à leur donner une leçon particulière, mais ils changèrent aussitôt de sujet. « Quelle est la densité de la terre ? » m'interrompit le gros, comme s'il peaufinait une insinuation décisive. « Cela dépend, si vous voulez parler de la terre du chemin et du sertão, ou de la planète Terre : l'une est proche de la baryte, presque 2 grammes par centimètre cube, et l'autre du fer, à cause du noyau, soit à peu près 7... »

Ils passèrent à autre chose : « Vous savez que nous pouvons perquisitionner dans votre résidence quand nous le voulons ! Qu'avez-vous donc chez vous ? ». Ils faisaient allusion à mon refus au roquet et à ses gorilles, au moment de mon arrestation, de les faire entrer dans mon logement de la *Colina*, en l'absence d'ordre de perquisition. (Je pensai au logis de l'homme, conçu comme lieu privé, stable, où il se retrouve et, comme un crâne, secret. Perdrait-on aussi cette sécurité ? J'ai souvent songé aux Japonais qui vivent sur les flancs

de volcans, à leurs maisons de papier incertaines sous la menace permanente. Quant à ceux-ci, *représentants de l'ordre*, ils pouvaient éventrer les maisons, les objets rassemblés, basculer les étagères...). Je répondis : « Ce que j'ai chez moi ? Peu de choses. J'ai des livres, quelques souvenirs, un nid d'oiseau, une souche polie, des cartes géographiques publiées par l'IBGE²¹, achetées ici même, à Brasília... » Le gros triompha, comme si j'avais fini par avouer : « Des cartes ! Mais bien entendu ! Et pourquoi ces cartes ? ». Ses déductions simplistes se devinaient de loin. « Nullement pour organiser des révoltes paysannes et des réduits de guérillas », le rassurai-je, ne pouvant m'empêcher de sourire, « mais pour me promener, parcourir et voir un peu de ce pays, immense et fascinant ». « Comment trouvez-vous le Brésil ? Qu'en pensez-vous ? » Etre lyrique et rester prudent. « Un pays extraordinaire, une nature étonnante, des gens si humains (souvent)... ». Il ne perçut probablement pas la restriction, qui lui était destinée, à lui, à ses pareils et à ses commanditaires, mais il se mit tout à coup à hurler : « Vous avez été vu. Inutile de nier. On vous a reconnu et dénoncé. Pourquoi croyez-vous que vous êtes ici ? Vous pensez peut-être que nous arrêtons les gens à la légère ? On vous a vu, la nuit, coller des affiches subversives aux arbres du campus, et haranguer les étudiants dans la brousse. Vous êtes un excité. Vous fomentez la révolte. »

Sa colère soudaine et l'absurdité de l'accusation me laissèrent interloqué. J'éclatai nerveusement de rire malgré moi. Le maigre frappa avec force et de façon répétée du pied contre le montant, et de la main sur le plateau, du bureau sur lequel il était assis. Ce tintamarre et les cris de l'autre m'abasourdirent. Par dix fois ou plus, ils répétèrent les mêmes questions à cadence accélérée : qui connaissais-je, que faisais-je, pensais-je, à quel parti politique dans mon pays étais-je inscrit, pourquoi donc me trouvais-je ici ? (Je ne savais s'il voulaient dire au Brésil, ou en prison : il m'était facile de répondre au premier, mais non au second, des termes de l'alternative).

- « Avouez-le, vous êtes le chef de l'insubordination, nous le savons, on vous a dénoncé. »

- « Mais qui ? Qui donc l'aurait pu ? »

- « Vous le saurez. »

- « Je demande que l'on amène cette personne, si elle existe, en face de moi, je serais curieux de la connaître, vraiment. »

- « Patience, vous la verrez. Sans vous, le prestige universitaire ne serait pas foulé aux pieds, le *Magnifico Reitor* ne serait pas maltraité par le petit noyau

²¹ Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística.

de subversifs qui vous écoutent, l'on n'aurait pas de grève ni de révolte. Je vous promets d'agréables moments. »

Je ris ou ricanai encore, leur dis qu'ils m'apprenaient quelque chose de fort intéressant que j'ignorais moi-même, qu'ils étaient fins limiers et devraient écrire des romans d'espionnage du genre "La subversion venue de l'étranger...". Ils ne goûtèrent ni l'ironie ni la critique. Furieux, ils reprirent à nouveau les mêmes accusations et questions. Je refusai de répondre désormais : « Vous m'avez demandé cela dix fois, vingt fois. » « Nous vous le demanderons cent fois s'il le faut », beugla le gros. « Soyez correct avec nous pour que nous soyons corrects avec vous ! » renchérit, hystérique, le flic maigre avec accompagnement de force fracas sur le meuble métallique.

L'ouverture décroisée de son veston laissait apparaître, passé sous la boucle de sa ceinture, un revolver à barillet. Il le prit dans sa main et joua avec l'arme, faisant rouler le barillet, lançant le pistolet en l'air et le rattrapant à plat sur la paume, ou par le canon, ou par la crosse. Je regardai son jeu avec curiosité, nullement intimidé.

Puis une période d'accalmie succéda. On m'autorisa à me rendre aux toilettes sous la conduite du factotum. Ne pas verrouiller. Je bus de l'eau à longs traits sans me soucier de filtre : le risque des microbes me paraissait secondaire aujourd'hui. Ma gorge était sèche d'énervement. J'aurais dû me taire, pensai-je, les laisser hurler sans rien dire. Mais cela aurait peut-être été pire. En me ramenant, le factotum, un homme sec d'une cinquantaine d'années, me dit à voix basse : « Courage, ne vous mettez pas en colère, ces types-là sont les plus forts, surtout restez calme. Ce qu'ils veulent, c'est vous mettre hors de vous. Ah ! vous savez, moi je n'aime pas du tout cette Révolution, je suis pour Juscelino. Lui, c'était autre chose. Ceux-là, ces deux flics, ce sont des imbéciles, mais en ce moment, ce sont eux qui ont le pouvoir. Patience, courage. » Il me tapota l'épaule. « Merci », lui dis-je, touché par ces paroles inattendues en un tel lieu.

L'interrogatoire reprit. Je n'avais pas plus à dire. Il devait être deux heures. L'énergie des *doutors* baissait. Ils m'abandonnèrent à un garde en menaçant que l'après-midi ce serait moins drôle. On m'entraîna vers une autre salle emplies de classeurs et de fichiers en désordre. Je m'assis sur le sol. On m'apporta une assiette creuse pleine d'un jus noir où nageaient des haricots. Je n'y touchai pas. « Vous pouvez avoir des sandwiches » dit l'homme de garde, « j'en chercherai pour vous au *barracão* voisin. » Je lui donnai quelque monnaie. Il revint avec deux petits pains coupés d'où dépassaient des rondelles de salami et une canette de jus de *guaraná*. Je grignotai à peine, et ne pus même avaler la boisson. Trop nerveux, cette boule à l'estomac.

(En général, on me prend plutôt pour un calme. J'ai des colères rares mais violentes. Enfant, dans ces accès, dûs au sentiment d'impuissance ou de profonde injustice, j'imaginai souvent des actes extrêmes, comme me jeter la tête contre un mur, m'ouvrir les veines avec les ongles. L'imbécillité de l'accusation et les questions vingt fois répétées m'avaient rendu furieux, mais ma rage s'était déviée à percevoir l'aspect ludique et ridicule de la situation, la colère calculée du gros comédien ponctuée par l'hystérie de son collègue, leur paire contrastée, fureurs méditerranéenne et germanique s'alternant, yeux marrons en tempête, yeux d'acier qui lançaient des éclairs - trop orchestrés. Et le petit revolver pour intimider, bruitage, western et série noire.)

Je me ramassais sur moi-même pour supporter l'après-midi, la suite des jeux du genre. Je somnolais sur mon plancher. L'après-midi, finalement, il ne se passa rien. Les *doutors* reparurent vers le soir. Ils se voulaient affables, leur ire paraissait évanouie. N'étais-je plus chef de l'insubordination ? « Que dira votre Président, de Gaulle », me demanda le maigre aux yeux clairs, « s'il voit votre histoire dans *Manchete* ? » Je doutai qu'il lût *Manchete*, mais il ne serait sûrement pas content. « Et qu'est-ce qu'on lit à l'Elysée ? ». J'énumérai quelques magazines que l'on trouve en France dans les kiosques. « Et si c'est écrit dans ces journaux ? » Le *doutor* nerveux, le maigre, s'inquiétait. Le gros placide me demanda : « Nous ne vous avons pas maltraité, n'est-ce pas ? » J'acquiesçai. « Alors, montons », fit-il, « il n'y a qu'une déposition à signer, puis vous serez libre. » La déclaration fut qu'il n'y avait rien à dire. Je m'adressai au gros : « Je ne suis plus la cause de la subversion ? » Il répondit que mon ambassade était intervenue (je sus plus tard que c'était grâce à Madeleine et à Roberto, qui l'avaient informée) et que l'incident était clos. « Ne trouvez-vous pas que les Brésiliens sont assez grands pour se subvertir tout seuls, sans faire appel à un étranger ? », lui fis-je remarquer, piquant peut-être son sens de l'honneur national (le plaçait-il au-dessus des aléas politiques ?). L'inspecteur-*doutor* sourit sans répondre.

Une fillette se trouvait dans le bureau, assise sur une chaise contre un mur. Elle devait avoir autour de treize ans, s'était enfuie de chez ses parents. Le gros *doutor* lui parlait d'un air bonasse. La gamine avait le corps déjà formé, l'enfance se marquait seulement sur son visage. « N'aimes-tu donc pas ton père et ta mère ? », lui demanda l'homme. Elle garda le silence, tenant les yeux baissés. « Tu ne veux pas y retourner ? Ton père te bat ? Et que fais-tu donc seule dans la rue ? Où iras-tu dormir ce soir ? » Le commissaire et la petite fille... Je n'aimais pas l'air faussement paternel de cet homme adipeux capable de colères soudaines, artificielles. « Qu'est-ce que je vais faire de toi ? »

demanda le détective. « Je ne vais tout de même pas te mettre en prison ». Elle avait de longs cheveux frisés, noirs et sales, le visage barbouillé, des vêtements pauvres. Elle ne pleurait pas. Les inspecteurs passèrent dans la pièce à côté. On entendait des bribes de conversations, des rires, comme dans une administration quelconque à l'heure de partir en fin de journée. Je lus le rapport, y déplaçai une virgule, signai. A voix basse, je demandai à la petite fille ce qu'elle faisait ici. Son père était en Mato Grosso, sa mère était morte, me répondit-elle sans desserrer les dents, elle vivait chez sa tante. « Tu n'aimes pas ta tante ? » La pauvrete cacha sa tête dans ses mains et ne dit plus rien. Les inspecteurs reparurent. « Vous êtes libre ». Ils me ramenèrent où l'on m'avait pris, à l'Université. « Alors, professeur », dirent les deux comparses, « à la prochaine fois. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit ... *Disponha sempre*, nous sommes toujours à votre disposition ». Ils s'exprimaient comme si rien ne s'était produit, et comme si nous avions fait des affaires ensemble. Ils me tendirent la main. J'eus un instant d'hésitation. « Il ne faut pas nous en vouloir, nous faisons seulement notre métier ». « Cela ne doit pas être drôle tous les jours », leur dis-je. Saisirent-ils l'ironie avec la poignée de mains ? Ce serait à d'autres qu'il faudrait refuser.

Je retrouvai Madeleine chez Roberto et Sônia. Nous fûmes à la pizzeria *Kazèbre* sur l'avenue W3 ; en chemin, nous rencontrâmes les Arbousse-Bastide, inquiets de ma disparition. Ils nous accompagnèrent et ce fut une table joyeuse. Les journaux, le lendemain, brocardaient les « lois anticapillaires » du régime - cette barbe vue fidéliste par le roquet, que d'autres (les prophètes d'Ecléctica) auraient voulue sacerdotale.

Chaque jour vit ensuite plusieurs arrestations d'enseignants et d'étudiants. Les journaux du pays titrèrent « Terreur culturelle à Brasília ». Antônio Cordeiro, biologiste réputé, coordinateur, démissionnaire avec les autres, de l'Institut de Biosciences, en sortant d'un café avec des collègues, vers minuit, fut pris en chasse par une voiture de la police. Observant, dans le rétroviseur, les phares de l'automobile qui les suivait en maintenant une distance constante, ils s'efforcèrent de gagner un endroit fréquenté pour que leur arrestation ne passât pas inaperçue, et ne pas risquer d'être portés disparus sans témoins. Une poursuite épique à travers les rues désertes de la ville s'ensuivit, la voiture noire banalisée tenta de les dépasser, ils la déjouèrent, se résolurent à retourner au bistrot d'où ils étaient partis, y entrèrent en trombe en disant qu'ils étaient de l'Université et sur le point d'être arrêtés, et en déclinant leurs noms. Les policiers, entrés sur leurs talons, les emmenèrent sans ménagement. Ils furent relâchés le lendemain. Ils avaient subi aussi l'interrogatoire.

Saison des pluies et fin d'un rêve

Il pleuvait désormais sans arrêt. Les chemins de terre par le campus étaient détrempés et boueux, laissant aux pieds d'épaisses semelles de terre molle et rouge, le bas des vêtements maculés... Les torrents se déversaient sur la route, se perdaient dans les rigoles débordées dans le *mato*, la campagne humide verdoyait et fleurissait avec luxuriance. Le printemps austral s'installait.

A l'Université, la grève des enseignants et des étudiants se poursuivait, tandis que la police militaire continuait l'occupation du campus. Les étudiants étaient obligés d'aller prendre leurs repas à la cantine entre des rangées de soldats casqués : c'était une source régulière d'incidents. Ceux qui habitaient au dehors ne mettaient plus les pieds dans le campus. À la *Colina*, l'on menait une sorte de vie de garnison, ou de camp retranché, dans une ambiance d'insécurité, isolés du reste du monde par l'encercllement policier, les barreaux de la pluie et la spongiosité du sol détrempé. Des voitures noires y faisaient parfois de brèves incursions. On devait, pour se rendre en ville, traverser deux barrages de police qui encerclaient les bâtiments de l'Université, en montrant un laissez-passer obtenu du rectorat. Pour éviter les barrages, nous faisions un long détour par la rive du lac, passant par deux ou trois endroits marécageux où s'enliser était facile. Les quatre roues motrices de la jeep Wyllis y suffisaient à peine, mais elles réussissaient à s'accrocher au sol dur sous la couche de boue dans un bruit de tracteur et en patinant.

Les journées se passaient dans l'attente et la claustrophobie. Les bruits annonçant que c'était bientôt la fin, que tous allaient partir, se faisaient plus fréquents. Il y eût une manifestation en ville, à la gare routière, pour le retour des libertés universitaires et le départ du Recteur. Chargés par la police, les manifestants se couchèrent par terre et se laissèrent traîner par les pieds jusqu'aux paniers à salade. L'axe routier était fermé à la circulation : un pont s'était effondré qui enjambait une voie transverse, et les autres routes qu'il surplombait étaient pour la plupart inondées.

Le Président de la République procédait à des consultations sur l'Université. Il insistait auprès de ses interlocuteurs sur la nécessité de respecter avant tout l'ordre et la discipline. Le vieux Maréchal et les étudiants tapageurs...

Cette image d'Epinal n'était pas de mise. Il ne pouvait d'ailleurs concevoir que les professeurs se révoltent aussi... Le fil souterrain des forces et des intrigues en jeu, leurs imbroglio sous le contrôle de la "ligne dure", les clans et les tendances de l'armée, les cercles du libéralisme économique, les intérêts de l'étranger, la crainte entretenue de subversion et la paranoïa anticommuniste, déterminaient inexorablement le cours des choses. Le Président convoqua un jour quelques professeurs qu'il ménageait encore. « Je désire », leur déclara-t-il, « que l'Université de Brasília continue. Mais il faut que les enseignants restent calmes. La tuberculose ne se guérit pas par des douceurs, mais par une opération chirurgicale. » Le bruit courut que dix-huit enseignants seraient incessamment démis.

Quelques jours après, la liste de la charrette²² fut publiée : elle comportait quinze noms, dont plusieurs des coordinateurs, sans aucune justification alléguée. Les policiers militaires de garde à l'entrée du campus disposaient chacun d'une liste et empêchaient les proscrits de pénétrer. Aussitôt que la liste fut connue, deux cents vingt trois enseignants-chercheurs de l'*Universidade Nacional de Brasília*, soit la totalité moins vingt, envoyèrent au Recteur une lettre collective de protestation et de démission. Le Recteur s'affola, téléphona à quelques uns des signataires pour les persuader de revenir sur leur décision et leur proposer quelque marchandage - crédits et promesses pour leur Institut. En vain.

Un incident, plus grave que les autres, se produisit. Un des policiers militaires, posté en faction, caché dans l'ombre, tira sans sommations sur la voiture d'un chercheur anglais, William Eyton, qui faisait partie de l'Institut de Chimie ; la balle n'atteignit heureusement que la tôle du véhicule. Eyton sauta à terre et courut vers le garde : « Etes-vous fou ? » L'autre, furieux ou peut-être ivre, le bouscula, le jeta à terre et le frappa, puis l'emmena en prison. Les ambassades s'émurent, l'insécurité atteignait un degré excessif : la police militaire fut retirée du campus.

La crise continuait de s'enliser. À nouveau, le Président de la République convoqua en son Palais de l'*Alvorada* quelques professeurs. Ce fut un dialogue de sourds. « Des professeurs qui s'indisciplinent », tempêta le petit homme strict, « mauvais exemple pour la jeunesse. C'est inadmissible. » A cela se résumait finalement, pour lui, la crise. Ce qu'était la vocation et la réalité de l'Université n'existait pas auprès d'une considération aussi fondamentale, pour

²² La "charrette des condamnés" (emmenés à la guillotine), expression employée sous la période de la Terreur, pendant la Révolution française, en 1793.

cet homme de tradition. Une Commission parlementaire fut désignée à la Chambre des Députés pour rapporter sur la crise de l'Université de Brasília. Les diverses parties déposèrent devant elle. Au nom des démissionnaires, Roberto Salmeron y fit un exposé remarqué, où il rappelait avec précision les projets, les réalisations, les espoirs. Le Recteur qui assistait à la séance dit à un officier qui l'accompagnait : « Mais j'ignorais tout cela ! on ne m'a pas renseigné ! » Cependant le processus suivit son cours. Le Recteur refusa la démission collective : il n'accepterait que des démissions individuelles. Ils reçurent les deux cents vingt trois lettres dès le jour suivant. (Vingt enseignants désirèrent rester, soit par idéologie, en accord avec le pouvoir, soit par empêchement matériel. Mais les démissionnaires par honneur et conviction étaient cependant loin de tous savoir quoi faire et où aller ensuite, ayant quitté leur position précédente pour se joindre à l'entreprise de l'UNB).

Jour après jour, les uns et les autres reçurent l'acceptation de leur renoncement. Les derniers que l'on ménageait, ou se donnait l'apparence de le faire, poursuivirent d'ultimes contacts - on leur envoyait de temps à autre des médiateurs - pour tenter encore de sauver *in extremis* l'Université. Mais l'espoir s'amincissait comme une peau de chagrin. D'ailleurs le rectorat commençait à rechercher ailleurs des bonnes volontés. Il lançait appel à l'armée, aux autres universités - mais, chez celles d'importance, la solidarité joua et les enseignants pressentis refusèrent -, aux frères des Ecoles Chrétiennes. On offrait de mirifiques contrats, quatre fois les salaires antérieurs. « Je ne mets plus les pieds à l'Université », me dit *Frei Mateus*, « depuis qu'on y rencontre des officiers et des frères Quatre-bras. » Il renvoyait le courrier que lui adressait l'administration.

Les dernières lettres du rectorat aux démissionnaires se faisaient attendre. Nous étions réunis un soir chez Roberto et Sônia, pour une de ces veillées chaleureuses où l'on supputait encore les derniers espoirs d'un retournement de situation, l'on téléphonait à des amis dans d'autres villes du Brésil, voire à l'extérieur, pour explorer la possibilité d'une improbable mobilisation massive (les collègues des autres universités étaient tout autant impuissants), et ces conversations à des milliers de kilomètres, du moins, réchauffaient les cœurs, remontaient le moral, aidaient à tenir. Quelqu'un entra, dit de mettre la radio, car le Ministre Supplicity de Lacerda parlait.

Le Ministre de l'Education donnait une conférence de presse. Il déclara que l'on était en train de nettoyer l'Université de Brasília, de la purger, de la tirer du chaos, que, à mesure que l'on fouillait ses secrets, un passif immense apparaissait, qu'enfin l'on savait avec certitude qu'elle n'était qu'une antre de

corrompus, de corrupteurs, d'agitateurs et de subversifs.

Roberto était écrasé, les autres muets, stupéfaits. « Cette hypocrisie ! Aujourd'hui même leurs émissaires nous faisaient croire qu'un arrangement était encore possible. Ils nous envoyaient des médiateurs, nous épuisaient en conversations et en démarches. Alors que le glas était déjà sonné. » Oscar Niemeyer se trouvait ce soir-là, justement, chez les Salmeron, revenant de voyage. Il ne parvenait à dire que : « *Mas que pena !* Quelle peine (ou quel malheur) ! » On se sépara tard, tristement, et sans beaucoup parler.

L'adieu au planalto

Le calme à l'université était celui des choses qui meurent doucement. On s'en allait. C'étaient des départs sans bruit. Des silhouettes et visages que nous connaissions, un beau matin s'étaient évanouis. Chaque jour au bas des immeubles de la « colline » du campus (qui était la résidence universitaire) d'énormes camions à remorques affichaient leurs lettres géantes aux couleurs agressives. « *Mudanças (Déménagements). La FINK dans tous les pays* ». Les caissons étranges de béton se vidaient sur un terrain boueux et mouvant qui épongeait, absorbait l'hémorragie. Quelque chose se défaisait. Ce secteur de la ville qui était encore un hameau, un campement, retournait au béton nu, dans la lande sous le ciel bas. Le dépeuplement se marquait d'abord par l'absence des voitures entre les piliers des bâtiments et, plus attristante, la solitude des escaliers morts où l'on monterait désormais sans raisons vers des appartements vides. Demeures abandonnées, alentours où l'on ne croisait quiconque. Les partants faisaient, la veille de leur départ, une courte visite à ceux qui restaient encore – pour peu de temps. Tout avait été dit dans ces semaines d'attente et vides. (Il semblait que, ce secteur petit pourtant se vidant, l'Université se mourant, c'était comme si Brasília elle-même peu à peu cessait d'être. D'être comme nous la voyions, comme nous la voulions. Et la ville cependant vivait, continuait ; elle avait paru changer, elle s'accroîtrait, dit Rogerio, et peut-être un jour l'Université elle-même resurgirait comme celle que nous avons vu prendre forme et que nous voulions nous employer à faire vivre. Un jour tout recommence et repart, neuf, sur d'anciennes structures, comme une greffe. Il avait décidé, quant à lui, de rester, mais loin du campus, renonçant à enseigner, se consacrant à ses travaux d'atelier dans la ville satellite où il comptait de bons amis parmi les gens simples du "petit peuple". Celui-ci demeurerait, autrement il eut fallu rayer de la carte la ville. Elle croîtra, dit-il, et le Brésil connaîtra

d'autres moments, se développera, nous serons ces ferments.)

Comme l'on était venus, plus tristement, l'on repartait. Tous, ils disaient : « S'il se peut, nous reviendrons ». Et ces immeubles de béton sur la lande mouillée avaient été des tentes de nomades, au bivouac de pionniers dans l'*hinterland*, les terres de l'ouest profond : tels ils paraissaient de loin, sur le sol verdoyant ponctué de rouille, sous le ciel nuageux ou d'orage où s'élevaient à peine leurs masses compactes qui avaient paru si légères pourtant dans la vastitude plate aux cieux bleus impavides des mois précédents.

Un matin, ce fut au tour d'Antônio Cordeiro et de sa famille de partir. Tous ceux qui se trouvaient encore à la colline furent debout dès sept heures, pour les adieux, *a despedida*, et d'autres étaient venus des *superquadras*. Roberto et Sônia étaient là. La voiture, grande comme un wagon, pleine à craquer, Antônio déjà au volant, les enfants entre les valises entassées sur les banquettes arrière, la galerie emplie de gros paquets recouverts d'une bâche. Le départ de Cordeiro, qui avait été Coordinateur de l'Institut de Biologie, sonnait le glas à la Colline : *gáuchos*, sa femme et lui, ils retournaient dans le Sud, où ils avaient abandonné une position bien établie dans l'enthousiasme de la nouvelle œuvre pionnière à accomplir. Le fond de l'air était frais à l'heure matinale. Au moment de l'*abraço*, les larmes vinrent aux yeux d'Antônio et de Roberto.

Cordeiro enclencha la marche arrière et manœuvra : la voiture surchargée fut sur le chemin. Son épouse se retourna et fit un grand signe du bras par la portière. « Au revoir, *até logo, se Deus quizer*, si Dieu le veut » : debout sous les piliers, tous agitaient les mains. L'auto disparut derrière l'immeuble attendant, reparut plus loin sur la route. Elle s'amenuisa, et les hautes herbes la cachèrent définitivement à la vue. Des gouttes roulèrent sur les joues de Sônia.

Quelques jours après, Roberto fit ses adieux au personnel de l'Institut. Les quelques enseignants qui étaient encore présents, les employés du secrétariat, parmi lesquels Solange, que son amoureux avait abandonnée enceinte, les garçons de course, les balayeurs, le gamin qui apportait le café, et Gilberto, qui travaillait pour payer ses études et devenir ingénieur, et la Maria-José dont la tristesse déformait le visage, tous étaient présents et comprirent les mots simples de celui qui partait, qui fut leur "patron", *un juste*, et dont ils savaient, sans discours, qu'il avait agi aussi pour eux, pour un futur possible de leurs propres enfants. Et que, à ses yeux, partir maintenant était aussi nécessaire pour cela, et pour que ce futur fût digne. La porte du bureau de Roberto était entrouverte, et je vis la pièce vide, dont voici quelques jours encore les étagères au mur regorgeaient de ses livres et collections de revues scientifiques acquis au cours des années de travail en divers endroits du monde, du Brésil et d'Europe. Ils

avaient été emportés la veille dans de grandes caisses. C'est bien la fin, quand les livres aussi s'en vont. Tous furent étreints par l'émotion.

Je passai à l'*oficina* pour saluer *Seu* Manuel ; il n'y était pas. Il s'était rendu à São Paulo pour visiter une exposition de machines-outils et devait y rester quelques jours chez un parent. « Que puis-je faire, maintenant, à mon âge », se plaignit-il, la dernière fois que je le vis. « Oh, j'ai beaucoup réfléchi à tout cela, ils me dégoûtent, et je partirais bien moi aussi. Mais voilà, je suis trop vieux. » Il m'avait emmené chez lui. Il dit à sa femme avec une grande tristesse : « Ils vont bientôt partir, eux aussi. » Il répétait, pour la troisième fois, comme si elle l'ignorait : « Mais, quelle honte pour nous ! ils ont jeté le Petit en prison, lui qui venait travailler avec nous, *com a gente*... Le Petit, *o Menino*, ils l'ont emprisonné ! », et ses yeux larmoyaient. « Ne vous en faites pas, *Senhor* Manuel », lui disais-je, « à toute chose malheur est bon, car ils m'ont fait appartenir à cette terre plus encore, et sentir mieux qu'avant *qui* est le vrai Brésil, vous, ces étudiants, ces professeurs qui s'en vont..., en me faisant l'un des vôtres ». Alors une lueur éclairait son regard mouillé. Mais aujourd'hui Manuel n'était pas là, et je m'attristais de n'avoir pu lui faire mes adieux.

Prenions-nous racine ? Nous aurions dû partir depuis quelques jours, mais chaque matin nous repoussions au lendemain, pour une raison ou une autre. « *Amanha*, demain ». Dans la soirée nous nous rendions chez *dona* Lucia, et sortions tard de son auberge. « A demain soir », nous disait-elle. « Non, demain de bon matin très tôt, *cedinho*, nous partons ». Le matin suivant, la jeep n'était pas encore chargée et attendait sagement à son poste, entre les piliers. Dans l'après-midi nous passions chez Lucie. Elle nous invitait à dîner pour le soir. Il y avait pires que nous. Carmita et son mari, Jorge Guimarães, nos derniers voisins, auraient dû s'en aller la semaine précédant notre propre départ annoncé. Le matin ils remettaient au soir, et le soir au lendemain, et ainsi de suite. (Ils ne partiraient finalement qu'en janvier). Elle aussi s'étonnait de nous voir encore là. « Vous n'êtes pas partis ? – Eh non !, *dona* Carmita. Nous étions fatigués hier soir, et nous avons encore trouvé quelque chose à faire ce matin. » Pour nous, nous ne nous étonnions plus qu'elle fût encore là.

Un beau matin, enfin, nous fûmes debout avant le lever du Soleil. La jeep était chargée depuis la veille. « Je suis bien tranquille, nous avait dit *dona* Lucia, je vous verrai à nouveau demain soir ». Par une matinée d'une délicieuse fraîcheur nous nous éloignâmes lentement, à regrets, de ce coin de terre bossue, colline verte et ocre surmontée de quatre ou six rudes parallélépipèdes bruns posés sur leurs piliers. Du ciel, où pas un nuage ne se montrait, le bleu de nuit passait insensiblement à l'azur. A hauteur de la *Rodoviária*, la Gare routière,

nous empruntâmes l'axe, qui était ouvert de nouveau après les effondrements dûs aux pluies et, parvenus à son extrémité d'aile d'avion, nous prîmes la direction de l'aéroport, puis rejoignîmes la route de Belo Horizonte et Rio. Nous dominions le plateau, le *planalto*, lorsque le disque rouge du Soleil apparut dans un incendie de tout l'horizon.

Brasília s'éveillait à peine. Le croissant du lac miroitait sereinement par-devant les jeux de cubes blancs étalés. Sur la droite, les ministères et le palais de l'*Alvorada* paraissaient bleutés. De cette cité qui s'offrait au Soleil naissant, il émanait comme une paix (insensible, pensai-je, aux tribulations humaines). Il ne restait plus qu'à tourner le dos à la déclivité du lac, à prendre devant soi, et à le suivre, le ruban d'asphalte désert encore, à s'engouffrer avec lui dans l'océan infini des buissons gris et verts décharnés qu'il fendait en deux. La jeep ronflait, chargée, dans la lumière de l'aube. Le disque quitta la Terre et monta.

Brasília, 1965-Strasbourg, 1970.

Sélection, révision et Dédicace, Paris, 2003.